

LES PORTEURS D'ESPOIR

Mes plus vifs remerciements vont aux camarades Messaouda, ma compagne et Faouzi Souid qui m'ont énormément aidé à la réalisation technique de ce roman.

Tout comme je tiens à remercier l'éditeur militant Abdelaziz Belkhoja.

NOURI MIMOUN

LES PORTEURS D'ESPOIR

Rafika Charaf, camarade et compagne de Chawki Charaf (Chokri), dépose entre les mains de sa fille Nayrouz-May toute la portée du testament politique et moral de l'homme qui a fait don de sa vie pour la liberté de son peuple.

*A Chokri, Secrétaire Général du Parti des Patriotes Démocrates Unifié, co-
fondateur du Front Populaire,
La barbarie liberticide t'a certes ravi la vie. Mais la force de ton exemple
continuera d'éclairer de mille feux le chemin des damnés de la terre. Cama-
rade Chokri, tu es donc encore parmi nous car tu vis en nous.*

*A Besma Khalfaoui – Belaïd, la militante de toutes les tempêtes et de toutes
les bravoures, la compagne, l'amie, la camarade, la complice de Chokri et la
mère de ses enfants Mey et Nada.*

*A Si Salah qui demeure, au soir de la vie, l'incarnation stoïque de la dignité
et de la noblesse ouvrières*

Qui serait esclave s'il ne méprisait la mort.

Epictète, philosophe grec. I- IIe siècle

« Nulle liberté ...ne saurait se passer d'une valeur princeps, matrice de plusieurs autres : la pluralité, la diversité sur la base de la liberté de pensée, d'expression, de conscience et de croyance... »

« Nous sommes donc face à un conflit historique entre deux forces qui s'affrontent...d'un côté, une force qui nous tiraille vers le passé, vers la culture de la mort, du meurtre, de la violence... De l'autre côté, il y a la force du courant qui croit ...à une Tunisie semblable à un jardin abritant cent fleurs et autant de couleurs où nous pouvons diverger dans la diversité mais dans un cadre civil, pacifique et démocratique. »

Extraits de l'intervention de Chokri Bélaïd sur la chaîne Nessma en octobre 2011 suite aux violences après la diffusion du film Persépolis

PREFACE

Comment parler de Chokri Belaïd, l'homme de toutes les générosités, le patriote, le rebelle, l'insurgé et l'insoumis ? Nouri Mimoun a choisi de le faire sous forme d'un ensemble de lettres, imaginaires et romancées, adressées par Bisma Belaïd (Rafika) à sa fille Neyrouz- Mey. Elle rend ainsi, malgré sa terrible souffrance et sa douleur, un vibrant hommage au martyr de la nation.

La fin de chaque lettre est le commencement d'une autre retraçant d'une façon émouvante et originale les principaux jalons de la vie du chef charismatique des Patriotes Démocrates, lâchement assassiné le 6 février 2013. Alors que le froid glacial de l'hiver tunisois continuait à donner des siennes, sans jamais égaler l'horreur des nouveaux inquisiteurs, quatre balles tirées tôt ce matin-là par une créature haineuse et maléfique, sortie des ténèbres de notre histoire mirent fin à la vie de l'enfant prodige de la gauche tunisienne, l'héraut de la révolution citoyenne. Le monstre, à la solde des doctes de la tyrannie a ravi, par le feu et le fer, aux siens, aux pauvres des steppes et des montagnes, aux ombres des villes et des forêts, le rossignol de la liberté.

Et c'est de la noirceur de l'encre que l'auteur fera jaillir toute la lumière sur le combat de Chokri(Chawki), le disciple de Che Guevara et de Ghandi, qui ne cessait de répéter, à la suite de Martin Luther King, qu'un jour les hommes, tous les hommes, se lèveront et comprendront qu'ils sont faits pour vivre ensemble comme des frères.

Par de franches digressions, Nouri Mimoun nous brosse, en outre, un tableau éloquent de la vie politique tunisienne, avec son lot de conquêtes, de déceptions, de trahisons et d'agressions. Une violence que signeront souvent des intégristes écervelés jetant l'anathème sur les poètes, les artistes, les philosophes, les écrivains, les journalistes et les femmes, transformant ainsi, le combat politique en une sorte de gigantomachie des temps modernes. Mais dors en paix, mon ami, tes camarades porteront le trophée de l'ultime titanomachie et enfermeront à jamais les Titans, tel le fit Moloch, le monstre de Carthage, dans le Tartare.

Que le vieux Homère qui a divinisé les hommes pour les rendre éternels me pardonne ce péché : j'ai synchrétisé Zeus et le subtil Ulysse. L'orgueilleuse Héra n'a plus de place dans l'Olympe où règne désormais, en maîtresse absolue la douce et studieuse Pénélope (Rafika), mère d'Artémis (Mey) qui saura un jour chasser la bête infâme qui a ôté la vie à son père. Ô Reine d'Ithaque, ton époux Ulysse (Chokri, chawki), l'homme de la Métis, l'écrivain, le poète, l'analyste politique, l'orateur éloquent a tué Cronos, le méchant Titan, qui dévorait les enfants de la lumière. Toutes voiles dehors, la nef du tribun des métèques, des pauvres, des orphelins et des

sans-voix glisse maintenant doucement en toute liberté sur les eaux de l'éternité. De Djebel Jelloud à Tunis, de la Mésopotamie aux rives de la Seine, en passant par l'océan de sable de Rejim Maatoug, Ulysse a accompli les sept travaux d'Hercule, a échappé au chant de sirènes, aux ruses des Lotophages et de Calypso, et a battu en rase campagne le méchant Cyclope, dévot de la dernière heure aux ordres des chameliers diamantés des monarchies pétrolières et des prédicateurs de l'Apocalypse.

Mais le héros ne va plus retourner à Ithaque pour embrasser une dernière fois le front du vieux Laète (Am Salah). « C'est la fin de l'âge des héros », s'écria Apollodore. « Guevara met », gémit Cheikh Imam. « Le porteur d'espoir n'est plus », pleura le vagabond de l'avenue Habib Bourguiba.

Dans un moment de communion historique, tout un peuple en larmes accompagna le héros, le volcan crachant la mitraille des opprimés, des va-nu-pieds, des intellectuels et des marginaux, vers sa dernière demeure, au voisinage du santon qui fit découvrir aux Tunisiens les délices du café et de l'amour du Dieu Vérité, au sommet d'un imposant rocher dominant la ville et la mer nourricière, royaume de Vénus, déesse de la vie et de la mort. De sa tombe, il continuera à écraser ses assassins de toute sa hauteur et de tout son mépris. Chokri est éternel, et Pénélope ne tissera plus de linceul. La mer « n'est plus en prison » comme au temps de Mokhtar Loghmani, Chokri (Chawki), le chantre de la modernité l'a libérée par la force de la vérité nourrie des lu-

nières. Cette même vérité qu'il n'a cessé de professer aux hommes.

Neji Jalloul

(Professeur d'histoire médiévale à la faculté des lettres et des sciences humaines)

NOURI MIMOUN
LES PORTEURS D'ESPOIR

Dans la densité noire du vide sidéral, l'étoile polaire scintillait, indifférente à sa propre splendeur. L'hiver a démarré cette année sur le chapeau de roues. Il comptait bien encore une fois malmener les pauvres des mesures fétides, leur infliger le désespoir et la mort lente des morts-vivants. La nuit était beaucoup plus froide que d'ordinaire. Février continuait à donner des siennes, mais sans jamais égaler l'horreur et la vindicte des nouveaux dictateurs.

Après un dîner assez frugal avec ses filles, Rafika s'était oubliée à sa table de travail. Elle écoutait le silence têtue de la ville livrée au vent de la nuit. Un rai de lumière filtrait par le bas de la porte de la chambre de sa fille aînée qui devait sûrement se mettre à jour après son absence de l'école. La mère alla border la plus jeune qui dormait à poings fermés. Elle sentit son corps se ramollir et ses paupières s'alourdir. Elle se dépêcha de se faire du café bien corsé et se réinstalla à sa table de travail. Tout ce qu'elle avait à dire à ses filles et à partager avec elles, ne pouvait plus attendre.

Le regard de Rafika se perdait dans l'immensité obscure d'une ville noyée dans le silence de sa culpabilité et de son repentir inutile. Elle sentait s'abattre lentement sur son corps une espèce de chape de plomb qui commençait à la paralyser et à l'étouffer. D'un bond, elle se leva et alla au balcon s'aérer. Son rythme cardiaque se fit plus régulier. Elle resta un bon moment dans le froid revigorant : « La main assassine de la tyrannie ne m'abattrà pas », se dit-elle en revenant à sa table de travail.

TUNIS-LES JARDINS DU NORD,
19 FÉV, AU 14È JOUR DE L'ABJECT

Mey Ma Grande

« Dans plus très longtemps, quand tu auras atteint tes dix-huit ans, une personne amie te remettra ces lettres que je t'aurai destinées. La personne en question à laquelle nous lient des rapports de camaraderie très forts, servira, si je puis dire, de boîte postale et de messager.

Ces lettres te seront peut-être de quelque utilité pour t'éclairer sur le vécu de ton père, mon compagnon de toutes les tempêtes, de toutes les accalmies et des plénitudes tranquilles.

Je t'écirai, Ma Grande, autant que ma lutte de tous les jours contre les nouvelles divinités de l'oppression me le permettront.

Tu liras aussi en filigrane, et parfois ouvertement, sans fausse pudeur, ce que sont le désarroi et la souffrance d'une femme aimante, d'une mère, qui voit mourir dans ses bras impuissants son compagnon, le père de ses enfants.

L'histoire de ma trajectoire affective s'était soudain heurtée à son échéance ultime, un matin d'hiver. Il lui fallait finir ainsi, Ma Grande. Blessée à mort, mon histoire avec mon compagnon ne mourut pas sur le trottoir, étouffée dans les spasmes de l'agonie. Pour se mettre à l'abri de l'oubli ulcérant, notre passion amoureuse, notre solitude en commun, vint se réfugier dans l'immensité de ma tristesse apprivoisée.

Courtiers de la foi ou charlatans de quartier, anciens souteneurs ou marchands d'alcool frelaté soudain repentis, avocats véreux ou contrebandiers convertis à la mystique des surprofits, du vol et du pillage, tout ce beau monde, mon enfant, s'abreuvait de délires fantasques d'un imam jaloux de Dieu. De tous les confins de la stupidité crasse, de la hargne et de la haine, montèrent alors les hurlements de l'épuration et de la purification. C'est alors, ma fille, qu'on a vu par ces temps maudits des illettrés, jeter l'anathème sur les poètes et les artistes, les philosophes et les hommes de sciences, les écrivains et les politiques. Hors des sentiers étroits de leur démente, rien ni personne ne trouvait grâce à leurs yeux. La horde fanatisée, bestialisée, lynche et tue, monte à l'assaut de la culture, la hache à la main et le paradis de l'imposture servi sous forme de prime.

Les Amis de Dieu, par leur politique du pire mitraillent la foule des protestataires, seuls artisans de l'insurrection. Cela au nom de la légalité et de l'ordre. Le ramassis de minus prétend nous soumettre et nous gouverner au nom d'une mystique de malades mentaux en rupture totale avec le siècle. L'authenticité identitaire dont s'affublent les réciteurs de tous calibres les a conduits au meurtre de l'homme libre et de la liberté. Ton père, mon compagnon et mon ami, par delà la mort et la désolation de nos vergers intimes fertilisés à l'aube de nos vingt ans, l'ennemi juré des liberticides enturbannés ne pouvait continuer à vivre. Le croisé de la dignité par le travail, de l'égalité non égalitariste, le pourfendeur charismatique des dévots de la dernière heure aux ordres des chameliers diamantés du Golfe devait être éliminé. Et il l'a été par le fer et par le feu.

L'abject et l'ignominie, l'assassinat et les basses besognes, les alliances contre-nature et la mendicité aux portes des royaumes en papier, à cause ou malgré tout cela, la multitude des pauvres et des moins pauvres, des déshérités et des salariés du désarroi et de la peur iront de l'avant. Ils y sont acculés, car ils ont irrévocablement compris que l'Ordre des réciteurs est à l'antipode du leur. De cet ordre-là, ils en ont soupé toutes les nuits sans jamais oser rêver. Mais des cauchemars, ils en font à gogo, les femmes et les hommes de la misère et du labeur. Démagogues et charlatans, « clergé » de l'imposture et courtiers des

sanctuaires profanés ne confisqueront pas pour plus longtemps l'élan libérateur du peuple.

Mey, Ma Grande

Les porteurs d'espoir, tel que fut ton père sont des militants aguerris pour la plupart. De l'immensité de leur envergure, ils écraseront la petite gente des assassins et des néo-barbares, les hommes de main et leurs expéditions punitives, les illuminés malfaisants et délirants. Les partisans de la liberté de tous les ancrages, de toutes sensibilités, de toutes nuances répondront à la violence liberticide par la puissance phénoménale des luttes pacifiques, civilisées. La foi, ma fille est une affaire privée que chacun vit à sa manière, timorée, ardente ou même simplement absente : Dieu le dit et l'autorise. Les rédempteurs, les inquisiteurs actionnaires des multinationales, les tribuns apologistes de la soumission au Prince n'ont pas là leur mot à dire. Qu'ils se taisent alors à jamais, car Dieu n'aime pas les intercesseurs. Surtout lorsqu'ils tirent à boulets rouges sur la liberté notre mère.

Il se fait tard. Il me faut dormir un peu. Demain sera une autre journée de labeur. Le cours ordinaire des choses ordinaires de la vie reprendra dès le réveil de ta petite sœur. Le quotidien, il faut savoir l'assumer aussi, mais en rapport étroit avec l'ancrage.

A bientôt, dans une autre lettre

Ta mère qui t'aime tant

Ce mercredi-là aurait été une journée bien ordinaire de l'hiver de Tunis, cette ville grand'ouverte depuis peu sur toutes les aventures de l'inhumain et du sacrilège. Non, ce mercredi-là, passablement venteux et ponctué d'averses froides, n'était pas du tout banal. Il y avait dans l'air l'ombre grisâtre d'un silence inquiet et inquiétant. La ville semblait se figer dans l'écho persistant des balles meurtrières tirées à bout portant. La ville et le pays tout entier s'ancraient dans le silence de la certitude et du serment.

Ce matin-là teinté d'une légère grisaille traîtreusement anodine, ouvrait une troisième semaine de conspiration et de mensonges, d'arrogance sinistre et de mépris. Un haut gradé de la police vint ajouter à la morosité et au sinistre de cette matinée froide une touche tragi-comique : de petits malfrats de quartier auxquels nos sérénissimes « Docteurs de la Foi » ont ajouté à la hâte un « dangereux contrebandier en semoule subventionnée », sont arrêtés et présentés comme « auteurs présumés » du meurtre. Du menu fretin, rien que du menu fretin ! Les gros carnassiers, repus de leur crime, ont de solides raisons pour dormir tranquille. Mais les porteurs d'espoir les déposséderont du pouvoir de semer la mort et le chagrin.

Un ardent brasier dévorait le cœur de Rafika. Le vide de l'absence soudaine la prenait dans le champ de son regard placide ; mais l'hypnose de la douleur ne pouvait pas grand-chose contre elle. Rafika maîtrisait le jeu des tiroirs. En cela, elle était un personnage peu ordinaire.

Tard dans l'après-midi, elle s'apprêtait à s'acquitter de sa dernière tâche militante du jour. Elle devait intervenir dans un rassemblement populaire auquel appelait son parti. Dans la salle, assis tout près d'elle, au bout de la rangée, l'indic Wakhzitt la dévisageait à la dérobée. La crapule intégrale avait pris un coup de vieux. Sa pâleur tirait sur le jaune cadavérique. La raideur de son corps était celle d'un cobra en érection. Il embrassait de son regard toute chose dans la salle. Elle le reconnut sans la moindre hésitation. On ne pouvait oublier l'ignoble faciès de ce délateur pétri

dans la vilénie et l'abjection. Ce reptile qui n'hésiterait pas à livrer au maître de l'heure sa propre mère, était d'une ténacité mortelle. A la tête d'un réseau d'informateurs cyniques et efficaces, Wakhzitt sévissait depuis longtemps dans les rangs des contestataires, étudiants ou travailleurs. Rafika fit mine de se concentrer sur la lecture de son journal. Un petit moment après, elle se leva et partit dans la direction opposée. Bonne comédienne, elle joua la rencontre fortuite avec une jeune femme qu'elle chargea très vite d'aller alerter le service d'ordre de la présence du crotale. La diversion faillit échapper à l'indic qui se ressaisit en se dirigeant vers la sortie. Là, l'attendaient de pied ferme trois paires de bras qui ne connaissaient ni mollesse ni pardon. Wakhzitt n'était pas homme à ignorer ce qu'il en coûtait de faire le métier de délateur.

Pendant les trois heures que dura le meeting, la salle donna libre cours, parfois jusqu'à l'épuisement, à son indignation et à sa soif de justice, à ses frustrations et ses rancœurs légitimes, à son humour et sa passion de liberté. Tout au fond, un groupe de jeunes gens réserva un traitement plein de sagesse et de vérité aux larbins inutilement parfumés. A la canaille de la cupidité politique, aux conspirateurs et aux faux républicains soudoyés par les chameliers illettrés, on prédit tambour battant, une fin peu glorieuse : s'embourber et lentement s'étouffer dans leurs propres excréments. Rafika fut la dernière à prendre la parole. Un silence de cathédrale s'installa dans la salle. Une espèce de vide s'empara d'elle l'espace d'un instant ; mais se saisissant du micro et en regardant dans les yeux l'assistance, elle retrouva vite son tonus. La fatigue de ces derniers jours avait failli avoir raison d'elle.

L'intervention-fleuve n'était pas sa tasse de thé. Ni les aphorismes sentencieux propres à assommer un bison. Rafika disait ce qu'elle avait à dire en peu de mots. Des mots clairs, nets et précis. En cela, c'était une bonne pédagogue, économe en palabres, donc efficace :

« ...Camarades et amis, nous luttons sans répit contre les exploiteurs et les oppresseurs liberticides. Les récitateurs ignares, ni

même le peu d'éclairés d'entre eux, ne confisqueront pas l'Insurrection des déshérités des villes et des campagnes. Nous n'avons que faire des sectes et de leurs querelles sanguinaires. Notre lutte à nous est une lutte pour le travail, la liberté et la dignité. C'est pour cela, camarades et amis, qu'aujourd'hui, l'impératif majeur de la Révolution est de battre à plate couture les usurpateurs et les assassins.

Amis et Camarades, soyez confiants ! Par notre détermination et par la seule force des urnes, nous vaincrons le crime et le mensonge. »

Il est dix heures du soir. L'œil du désespoir et de la mort scrutait toute chose dans la rue. L'ordre de la milice veille.

Cette nuit-là, et après de longues heures d'insomnie et de réveils harassants, elle sombra dans un sommeil de plomb, brisée par les clameurs affolées de son corps. Elle ne fit pas de rêve. Comme à son habitude d'ailleurs ou à peu près. A l'image de toutes celles de sa trempe, Rafika vagabondait les yeux ouverts et, à travers la trame concrète de la vie, matérialisait ses espérances en contribuant à donner du bonheur aux hommes. Seul l'attirait irrésistiblement le don de soi : monnayer son engagement lui était étranger. Elle laissait cette vilénie de rapaces aux forçats de la foi mercantilisée.

Elle se réveilla un peu plus tôt que d'habitude. Ses petites dormaient encore. Avant de les laisser s'abandonner au sommeil et au repos dus à leur âge, la mère entra dans leur chambre pour vérifier si tout allait bien. Un réflexe de mère aimante veillant sur le sommeil de sa progéniture. Puis, elle se fit un grand crème qu'elle accompagna d'un croûton de pain rassis. Un frisson la parcourut tout entière. La journée s'annonçait froide. Sur la vitre embuée de la cuisine, des gouttelettes de rosée glacée peinaient à couler par saccades hésitantes. Elle enfila un cardigan en grosse laine, alluma une bonne Gitane mais de gros calibre. En tirant les premières bouffées, les gesticulations tragi-comiques d'un âne barbu lui vinrent vite à l'esprit : « Les femmes qui fument iront toutes en enfer. Pas une seule n'échappera au brasier ardent de

Géhenne. » Rafika ne put réprimer son rire au souvenir du délire incendiaire du forcené.

Le gris sale d'un ciel complètement indifférent aux souffrances de ceux d'ici-bas, ne lui suggéra même pas de la colère. La chose lui était indifférente. Seuls le concret-pensant, le concret-souffrant, le concret-luttant contre l'adversité inique l'habitaient. Le messenger de la poste restante semblait attendre, dans les sentiers sinueux du temps, sa lettre. Mais ce n'était qu'une illusion car la lettre à Mey, elle l'écrirait une dizaine de jours plus tard.

TUNIS, LES JARDINS DU NORD

FIN FÉVRIER 2013

Mey Ma Grande

Il ne se passe pas de jour sans que le piège ne se ferme un peu plus sur les commanditaires de l'assassinat de ton père. Ils commencent à perdre pied pour s'empêtrer dans leurs mensonges et leur cynisme. Il y a deux jours, le chef d'un gouvernement sans plus de légalité, sans plus de légitimité annonçait : « l'arrestation imminente du présumé coupable ». « Dans toutes les prochaines heures, l'affaire connaîtra son dénouement ! », avait-il dit sur le ton le plus anodin qui soit. Le ton indéfinissable de tous les menteurs du monde. Ma fille, je sais comme tout le monde que la main -d'œuvre servile court toujours dans la nature, forte de ses protections, et que les commanditaires jouissent encore de l'impunité que leur prodiguent les puissances occultes de l'argent et de la bigoterie. Parler, encore et toujours parler pour durer et perdurer ; mentir, tromper, dénigrer, salir, telle est la bonne gouvernance pour les dépositaires de la volonté divine.

Mon compagnon de route et mon chant d'airain, mon phare et mon soutien, ton père, tonnait dans les médias, à visage découvert, contre les marchands d'indulgence et l'im-

posture des intercesseurs. Ton père avait certes conscience de la montée des périls, mais fidèle au poste, il continuait à haranguer les multitudes de la damnation et de l'oubli, à jeter l'opprobre sur les despotes et les bien-pensants de service. Ce tribun des laissés-pour-compte, des femmes vite fanées à la fleur de l'âge, ce porte-parole des enfants aux grands yeux ahuris où l'Atlas verdoyant vient mourir, ce volcan crachant la mitraille des opprimés, les doctes de la tyrannie avaient juré de l'éteindre. La main armée des réciteurs, des mercantis de l'âme y est parvenue un matin d'hiver.

Lorsque le messenger de la poste restante t'aura remis dans quelque sept ans mes lettres, tu comprendras encore mieux, ma fille, ce que sont les profondeurs insondables de l'ingratitude des hommes. Les néo-barbares de l'Eden à toutes les sauces ont poussé le cynisme et l'appétit de tyrannie jusqu'à leur extrême limite : mordre la main solidaire, assassiner les justes, les hommes de loyauté et de courage. Ton père, Ma Grande, fut cependant parmi les premiers à défendre les liberticides d'aujourd'hui, face aux tribunaux de la servitude et de la honte, face à des juges minés par la gangrène de la vénalité et de la lâcheté, des juges frappés de nanisme rampant aux pieds d'un petit général narcissique.

Mey, dans ce pays qui est le nôtre, et dont nous revendiquons toutes les grandeurs et toutes les splendeurs, toutes les espérances mais aussi toutes les décadences, un ramassis d'illuminés bourré de fanatisme et d'explosifs prétend livrer à la vindicte populaire la libre parole, le droit à la différence, le devoir de s'insurger contre l'oppression. Pour avoir

dit leurs vérités nues de toute la force de son charisme aux imposteurs-manipulateurs soudoyés par des émirs à la noblesse douteuse, ton père est assassiné. La logique interne de la Sainte Alliance appelait et exigeait le meurtre.

Ecoute, Ma Grande, je te reprendrai plus tard, je dois sortir. Un appel urgent. On déjeunera peut-être ensemble. Tu sais ce que tu as à faire par cette matinée. Je te le rappelle quand même. La tante Malika est déjà là.

Je t'embrasse. A plus tard.

Le jour-même de la mise à mort de la liberté sur le pavé, commanditaires et menu fretin, milices fascistes ou bagnards soudain touchés par la Grâce, ramasseurs de miettes se bousculaient derrière les tables du Grand Festin. Toute la canaille du vendredi et du dimanche s'est vidée de son sang : La peur se lisait sur les visages dits angéliques des Elus de Dieu. Certains même ont choisi d'abandonner le navire à la tourmente. Quant au personnel de la servilité, sous la ferme direction de ses chefs clairvoyants, ils sont tous tenus aux portes de la mendicité et du déshonneur. Pour les associés de la nuisance publique, les « Coalisés du Salut », comme affectionnait d'ânonner l'un de leurs renégats en chef, l'élimination physique d'un adversaire politique se justifie et s'autorise au nom de la raison d'Etat et de la Révolution. Toute chose dont ils ne sont nullement dignes au demeurant ! Le lendemain du meurtre, les resquilleurs de la sacro-sainte légalité des urnes sont fortement contestés et décriés par le peuple en colère. De partout, on exige le départ des usurpateurs auxquels moins de la moitié des électeurs a donné mandat seulement pour un an. Les ténors de la prépondérance sanguinaire, officient du haut de leur arrogance. Mais la peur se lit dans leurs yeux. Les « petits frères » de la « coalition de nuisance publique » ont le dos au mur ; ils suent de tous leurs pores et quand il leur arrive de rire, en ces temps de l'horreur où la liberté est assassinée sur les trottoirs, ils rient jaune. La belle assurance et l'unanimité des prépondérants de l'heure, sans âme et sans talent, sont lézardés : la crise est là. Le gouvernement, si tant est que

c'en est un, tombe. Aux antipodes des officines du pouvoir, à l'air libre, le peuple gronde. Il veut jeter par-dessus bord les insanités pestilentielles que les hasards de l'histoire avaient embarquées. Il fallait lâcher du lest, et on lâcha du lest. Les valets de service, désarçonnés l'espace d'un instant, retrouvent leur esprit : la main nourricière des Elus de Dieu risque de les bastonner en les jetant, sans le moindre scrupule, à la poubelle des objets hors d'usage.

Rafika frappa d'une main ferme à la porte du n° 62 de la rue 1302. Badra, sage-femme du secteur public au seuil de la retraite, occupait seule la maisonnette sans étage qu'elle avait héritée de sa mère. Très jeune, elle perdit son compagnon de route, un dirigeant communiste abattu d'une balle dans la nuque par un chef de la police locale. Fille unique d'un marin pêcheur disparu en mer, Badra avait connu dès la prime enfance les affres de la frustration, de la misère et par-dessus tout, le mépris des maîtres de l'heure gavés de chair humaine. Au seuil d'une vieillesse digne et vigilante, une vieillesse sans concession et sans compromission, une vieillesse restée fidèle à sa propre jeunesse et aux clameurs des grands combats libérateurs, au seuil de sa vieillesse rampante, tranquille mais qui n'a pas fini de régler de vieux comptes avec l'ordre de l'inique et de l'oppression, Badra garde intacte dans sa mémoire les archives de sa misère. Les maigres bouillons de la cantine de l'école, les vêtements trop vieux, trop grands ou trop petits donnés en aumône aux élèves nécessiteux, l'arrogance des en-

fants de riches qui fait mal et qui tue, la souffrance maîtrisée et le travail acharné au lycée et à l'université, toute cette grisaille amère, Badra en connaissait les moindres parcelles . Quoi d'étonnant alors que la jeune fille de la damnation et de l'oubli ait pris la voie royale de la révolte et de la conscience de classe ! L'engagement syndical et politique qui était, et demeure le sien, l'exemplarité de sa vie sont à la fois pour les jeunes de cette cité populaire un point d'ancrage et un rempart.

Rafika regardait avec beaucoup de tendresse sa vieille amie venir lui ouvrir en se disant que la lionne n'était pas prête à désertir. La visiteuse n'avait pas tort : Badra garde encore dans la bouche l'arrière-goût du pain moisi donné aux enfants pauvres dans les cours d'école.

La cuisine minuscule était tout simplement l'incarnation de la propreté. Toute chose y était réduite à son utilité nue. Au milieu d'une petite table, un gros cendrier en terre cuite campait insolemment. A côté, traînait un paquet non entamé de Gitanes Maïs.

- Du café à la chicorée, je sais que tu en raffoles. Tiens, en voici une tasse, Rafika. Et si ça te dit d'en reprendre, il y a toute une cafetière.

- Merci, merci ma vieille. Cette tasse me suffira.

Rafika tirait de grosses bouffées sur sa cigarette. Le tabac qu'elle inhalait goulûment semblait la revigorer. Au fin fond des silences et du regard de son amie, Badra lisait des pages entières de tristesse apprivoisée, mais pas le désespoir et l'abandon. « C'est ce regard-là pétri dans le défi et dans le mépris qui doit terrifier les assassins de son compagnon. », se dit la sage-femme.

- Alors, du nouveau ?

- Rien, Badra. Rien que tu ne saches déjà ; mais ce qu'il y a de certain désormais, c'est que les « resquilleurs » qui prétendent nous gouverner viennent de donner la preuve de leur bêtise et de leur arrogance. « La démission du gouvernement » que certains annoncent pour se donner bonne conscience, est un remaniement gouvernemental où tout le monde a sauvé la peau de tout le monde, où certaines nullités patentées, se voient consacrer « serviteurs de la volonté divine » et où les acolytes de toutes origines et de tous calibres se jettent sur les reliefs des repas de leurs maîtres. Tous ces mensonges sont autant d'insultes à l'intelligence, à la maturité et à la dignité du citoyen. Les marchands de pacotille, les hommes de paille et les pseudos commis de l'Etat affiliés à l'Internationale Islamiste viennent de rendre publique la liste de nos nouveaux gouvernants. Une longue liste d'hommes que le hasard a clouée au siège de la cupidité et de la fatuité. La Révolution, la vraie, est par définition celle des va-nu-pieds, des jeunes avec ou sans diplôme, des femmes de ménage ou des serveurs dans les gargotes, des travailleurs licenciés, des professeurs chômeurs à dix ans de l'âge de la retraite. Bref, c'est la révolution des opprimés et des exploités qui mettra fin à la dictature des boutiquiers et des boutiquières. Les récitateurs du Coran, aussi émérites soient-ils, ne peuvent avoir en toute chose raison lorsque la suffisance les aveugle. La Sainte Ecriture est devenue dans leur bouche une arme d'intimidation et de chantage. Ces illustres anonymes, ces charlatans de la foi comptent terroriser les âmes pour

hypothéquer leur présent et leur avenir. Les imposteurs ont bel et bien commencé à sévir...

- Et c'est à nous, filles et fils des porteurs d'espoir, de la rébellion lumineuse, de les empêcher de finir le sale boulot. Comme tu l'as dit, Rafika, il n'y a rien de pire que d'insulter l'intelligence de l'adversaire. Notre liberté, nous l'avons acquise au prix de notre sang versé dans les bourgs et les villages, dans les villes et dans les cités. Les insurgés des trente jours, les insurgés du serment au cœur et aux mains nues ont mis en déroute un général sans nom et sans gloire, un sinistre pillard de deniers publics, un petit valet, à l'instar de ses pairs, à la solde de l'étranger. Les mille feux de la liberté ne sont pas prêts de s'éteindre dans les cœurs et dans les têtes des insurgés que nous sommes. Nous ne sommes les dupes de personne. Nous ne laisserons donc pas le temps au temps des assassins. Mais bon sang, qui oserait croire un seul instant que des inquisiteurs surgis du fond des âges pourraient être des libérateurs ? Contraindre les gens à partager leur vision du Ciel à coups de gourdin, de lynchage ou de meurtre, est-ce cela libérer la société de la poigne de l'ancien dictateur ?

- Tiens Rafika, je vais te raconter un petit quelque chose, presque anodin, qui prouve toute l'étendue de l'imposture de ces « Elus de Dieu » autoproclamés. Ces femmes et ces hommes, réunis en assemblée de prédateurs voraces, prétendent nous gouverner encore plus longtemps à coups de cris et de hurlements, de gesticulations ou de cynisme placide. La véhémence passionnelle et leurs professions de foi sans impact sur la dé-

trousse du million de chômeurs sont de tristes mises en scène où des gourous, mauvais et vindicatifs, viennent sermonner le pauvre peuple éberlué. Prêcher le Bien et être au service de soi-même ou de sa propre secte sont de vieux subterfuges entre les mains des détenteurs du pouvoir.

- A ce sujet, tu as entendu parler de l'histoire de cet honorable pillard parachuté « grand commis de l'Etat » ? Je te raconterai après avoir bouffé. J'ai une faim de loup ! Et toi ?

- Pas beaucoup.

- C'est la cigarette, j'en suis sûre !

- Oui, entre autres.

- Telle que je te vois, le paquet par jour, tu dois te l'envoyer sec ! Il va falloir t'arrêter, ou du moins te contrôler.

- T'as raison, Badra, mille fois raison ! Depuis l'assassinat de Chawki, je reconnais me laisser aller là-dessus. Mes quatre « Maïs » par jour, j'y reviens bientôt, très bientôt.

- Une santé équilibrée nous aide à tenir tête à la canaille, à la racaille des milices rapaces qui est en train de programmer notre mort. Prends grand soin donc de ton arme, de toutes tes armes. Quant au menu, chère madame, vous avez droit à de la charcuterie de volaille à volonté accompagnée de fromage et d'eau fraîche. Le pain est fait maison. C'est un vrai régal. C'est ma voisine qui m'en offre à chaque fois qu'elle en fait. Qu'est-ce que je peux l'aimer et la respecter, ma bonne vieille Nabiha ! Cette pionnière de l'émancipation de la femme s'est ins-

tallée très jeune dans sa fierté solitaire en se débarrassant de son mari. Elle a rejeté un affectif aliénant qui prétendait camper dans sa liberté en directeur de conscience. Nabiha abrégée la vie d'une union qui n'en était pas une. Elle divorça donc et refusa avec beaucoup de dignité la pension alimentaire. Son gringalet de mari, je l'ai vu deux ou trois fois. C'était un type bourré de fatuité et de morgue, de vieilles maladies dont les domestiques invétérés sont seuls à souffrir. Ce faux aristocrate miné par les termites et la naphtaline se disait venir en droite ligne du « fin fond de la jarre » en fustigeant au passage, soit par ricochet, soit ouvertement, paysans et bédouins. Mais ce qu'il savait et ne disait jamais, c'était ses origines obscures de descendant de galériens. Bon, je m'arrête là ! Ce n'est pas l'histoire de ce fils de coursier au service de « Son Altesse, Possesseur de la Régence de Tunis » qui nous empêchera de déjeuner.

- Badra, ne sais-tu pas que les domestiques sont pires que leurs maîtres ? Un adage populaire arabe le dit si bien d'ailleurs.

- Moi, j'ajouterais volontiers « traîtres et cinquième colonne de tout acabit !

Sur l'insistance de sa meilleure amie, et grâce aux effets miraculeux d'une petite salade de radis fortement citronnée, Rafika donna libre cours à un appétit qu'elle croyait avoir perdu à jamais.

- Mais qu'est-ce qui m'arrive ? La grosse orange, je n'en ai laissé qu'un seul quartier !

- Continue comme ça, mon amie, tu es sur la bonne voie. Dans deux ou trois semaines, ton anorexie ne sera

qu'un mauvais souvenir. Venons-y maintenant au preux chevalier défenseur de l'orphelin et de la veuve....et qui puise sans scrupules dans le trésor public. T'as entendu parler de cette saloperie de salaud ?

- Et comment ! Mais je préfère ta version, ta version à toi. Et de loin ! Raconte-les moi ces crimes de ce sinistre brigand nommé « Grand commis de l'Etat ».

- Porté au pouvoir par l'im maturité d'un électorat surgi de la fange d'une dictature bestiale et narcissique, notre escroc patenté s'en prit sans délai aux caisses de l'Etat. Comme beaucoup d'autres intégristes, l'homme fut jeté en prison pour une bonne décennie. Ce déni de justice avait frappé de nombreux démocrates et révolutionnaires dans le pays. Comme tu le sais, le délit d'opinion était sévèrement réprimé : habillés de leur ignominieuse toge de honte, les magistrats de la vilénie faisaient tourner les bagnes à plein régime.

La terrible machine a broyé l'homme comme elle a broyé tous les autres. Il but à grosses gorgées la tasse de la misère crasse. Le fonctionnaire qu'il était se vit acculer à faire le marchand à la sauvette .Cela est à son honneur, et il faut le dire sans détour. Mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'il se fasse « indemniser » ses années de bagne. Et de son propre chef ! Et en puisant dans l'argent des contribuables ! L'esprit retors de ce triste individu a été jusqu'à comptabiliser les indemnités, les salaires, les primes et toutes sortes de bonus qui lui seraient dus par l'Etat s'il n'avait pas été en taule. Quand je pense, Rafika, que le faussaire a eu gain de cause en deux jours en signant l'ordre de paiement de sa propre main, j'ai envie

de prendre le maquis ! « Ce n'était là que le juste salaire dû à mes souffrances et à mes sacrifices ! », avait-il osé dire aux journalistes. J'ai bien aimé ce jeune téléspectateur qui lui avait lancé en pleine figure ce beau verdict sans commentaire et sans appel : « Monsieur, les faussaires n'ont pas de cause à servir. Ils ont des poches à se remplir, car la noblesse d'une cause ne peut s'encombrer de mercenaires. De plus, la crainte de Dieu dont s'affublent les faussaires n'absout personne : un mercenaire reste un mercenaire ! ». T'as quelque chose à ajouter ?

- Rien, absolument rien. Le coup de gourdin, l'argument-massue a été asséné. Il reste à donner le grand coup de balai. Ma chère Badra, la démocratie sert aussi à empêcher les associations de malfaiteurs de tourner en rond. C'est tout de même ahurissant que cet escroc ait pu continuer à rester en poste après son forfait. Des centaines de millions dans les poches de cet imposteur alors que nos enfants continuent d'aller à l'école pieds nus dans la neige, de mourir noyés dans les rivières en crue, d'abandonner leur scolarité pour aller grossir les contingents de manœuvres sur les chantiers ou, pire encore, de servir comme chair à requins au large de Lampedusa ! Faut-il être égalitariste pour décréter la mort immédiate des privilèges pour les enragés de la « bonne gouvernance ». Non, absolument pas ! Arrêter les bras de l'inique, du cynique, de l'inhumain, c'est donner le pain et le sourire aux enfants des masures ; étouffer les rots de l'impudeur dans le noir des bedaines repues, c'est donner du travail à la jeunesse humiliée, c'est construire des hôpitaux, des routes, des écoles, c'est donner la terre à ceux qui la travaillent, c'est redonner l'espoir

aux hommes, leur restituer leur humanité confisquée par les salauds et les salonards de la politique des petits fours. La démonstration est faite que ces hommes de la « bonne gouvernance » ne sont que des charlatans qui se sont accaparé la Sainte Ecriture à des fins partisans.

Les croyantes et les croyants n'ont nul besoin de directeurs de conscience. Ils communient avec Dieu sans intercesseurs. Les clergés qui aiment la bonne chère et le corps des femmes, sans jamais aimer la Femme, ceux-là, ils les ont en horreur.

- Comme tu viens de le dire, bonne et vieille amie, c'est l'heure du grand coup de balai ! Resquille et resquilleurs, meurtres et lynchage, expéditions punitives des milices fascistes, menaces de mort et passage à tabac des démocrates, des grévistes ou des syndicalistes, mensonges éhontés des visages jaunes de l'au-delà, la cherté de la vie et la contrebande des contrebandiers à la barbe fleurie, de tout cela, nous en avons marre. Des parodies de l'imposture, des mirages embaumés, nous ne voulons pas ! Nous préférons nos vergers qui ont les pieds sur terre et le cœur toujours ardent. L'aridité placide des récitateurs jaunes nous effraie mais ne nous surprend pas. Mais qu'à cela ne tienne, allons faire un tour avant la tombée de la nuit.

La tristesse dans les yeux et le cœur lourd, Rafika fixait du regard un pâté de maisons contre lesquelles venait s'échouer, froide et inutile, la pâleur du soleil d'hiver. Les « édiles municipaux », comme ils adorent s'appeler eux-mêmes, ont donné à cet immense égout à ciel ouvert le nom de « Cité de la Solidarité ». Le cynisme anes-

thésiant de nos « élus » qui se transmettaient les sièges de père en fils n'a pas manqué une seule fois à l'appel. Comme dans toutes les contrées de l'inique et du déni, de l'oppression et de la vindicte muselée, ce ramassis d'anonymes soudain arrachés des griffes du néant commence son « mandat » par scander les inepties d'usage à la gloire du « Combattant suprême ». Puis, sans transition, les « heureux dépositaires de la confiance populaire » donnent généreusement des numéros aux rues et au moindre cul-de sac de la « Cité radieuse en route pour la gloire. »

Le carcan de la damnation semblait étrangler encore plus fort ce million d'hommes et de femmes, artisans à mains nues de la déroute des mafieux . « Mais la fonte des neiges et la furie des rivières en crue ont acculé les Insurgés du Nord et d'ailleurs à l'évidence nue : Dieu ne vient au secours qu'aux hommes debout ! », se dit Rafika en quittant sa vieille amie Badra, la sage-femme rouge. Un bus bondé, peu sûr de ses freins, longea le trottoir et s'arrêta dans un bruit infernal de vieilleries sur-sollicités. Un groupe de jeunes en descendit, alertes et souples comme des félins. Ils avaient de la colère dans les yeux et un mauvais sourire sur les lèvres. C'est ce sourire-là qui jettera la peur et la panique dans le cœur de tous les illuminés, de tous les terroristes, de tous les gourous.

TUNIS, LES JARDINS DU NORD,

DÉBUT MARS 2013

Mey Ma Grande

Voilà à peu près deux semaines depuis que je voulais reprendre la lettre restée inachevée. Mais les impératifs de la lutte politique et les contraintes du quotidien m'en ont empêchée.

Mey, je sais qu'il va m'être dur d'écrire cette lettre. Celles des autres nuits passées et à venir ne le sont pas moins, bien sûr. Ce dont je suis d'ores et déjà certaine, ma fille, c'est qu'au fil du temps, les grandes douleurs deviennent muettes et, au rythme des flammes qui les portent, elles s'épuisent à danser jusqu'à la mort. La perte violente de mon compagnon va donc me tenir compagnie. J'apprends déjà à composer avec l'absence et à me concilier avec elle.

Les assassins de ton père, commanditaires et exécutants, courent toujours dans la nature. Les maîtres du jeu, c'est eux et rien qu'eux, malgré la prétention inouïe des vilains laquais à poser face aux caméras de l'histoire. Ces gens-là, pris par l'ivresse de leur pouvoir inespéré, ont cru en leur bonne étoile et donc à l'impunité qui leur est due. Mais les multitudes déshéritées, dans le silence grondant de foi et de serment, leur promettent les affres de l'enfer et la chute brutale.

Je sais bien, ma chère enfant, qu'on n'assassine pas les idées en assassinant leurs porteurs ; c'est pourquoi la traque sans répit des meurtriers fait désormais partie de mon combat pour la liberté, la justice sociale et la justice tout court.

Ma petite, mon enfant chérie, ton père, mon compagnon des temps heureux et mon rempart contre les jours de grisaille nous a quittés sans crier gare. Une pluie de balles, toutes traîtresses et sans pardon, ont déchiqueté ses organes vitaux. Il lutta de longues minutes avec la mort. Il rendit son dernier souffle vers neuf heures du matin. Chawki, mon compagnon et mon ami, mon camarade et ma fierté, Chawki, le père de mes enfants partit rejoindre, au lever d'un jour d'hiver, les prairies vertes de l'espoir et de sa foi en l'homme.

Bien sûr, le crime était signé. Chômeurs et étudiants, ouvriers, avocats et employés, tous savaient à qui profitait l'attentat liberticide. A l'annonce du meurtre, de gros rats d'égout flanqués de leur créature osèrent même s'afficher en public pour montrer la hideur et la vilénie. Le coup de la consternation n'a pas marché. Au contraire, on les méprisa encore plus fort et personne ne leur jeta le moindre regard. On était occupé à gérer notre malheur dans la dignité et le silence de nos vieux serments.

Une violente douleur froide, que je ne connaissais pas, m'avait transi le corps. Je restais lucide malgré tout. Je restais vigilante aussi. Je voyais, j'observais et scrutais tout autour de moi, et au-delà de moi. Je ne voulais pas voir les assassins se faufiler à travers les brèches de l'imposture. Le visage de la hideur est bien le leur, je ne leur laisserai pas en prendre un autre. Mais, au milieu de cette terrible journée d'hiver, il ne me restait plus qu'à confier à la morgue ma citadelle affective et mon ami, par tous les temps.

Le lendemain, Chawki solidement amarré sur nos épaules, dans nos cœurs et dans nos têtes, nous traversons d'épais rideaux de gaz lacrymogènes dans une ville livrée aux appétits féroces d'une police sans repentance. Tu sais, ma grande, nos assassins à nous ont ceci de particulier : en schizophrènes accomplis, ils ont la gâchette facile. Ils tirent sur tout ce qui bouge, même sur les cortèges funèbres. Nos fétichistes conquérants ont peur des morts glorieuses. Les minus, les abonnés à la violence intégrale ont fait faillite : l'assassinat de l'homme qui les a écrasés de toute sa hauteur de juste remet aujourd'hui les pendules à l'heure.

Sous le soleil brûlant, sous les huées et les sarcasmes de la multitude désabusée, commanditaires et hommes de main sont désormais nus. De cette nudité de vers de terre, de vermine immonde.

A la seule exclusion des ramasseurs de miettes et de leurs maîtres, toute la ville, la colère et la tristesse sagement domptées, traversait la ville. Chawki, l'étendard flambant des oubliés des grottes et des masures, reposait sur les épaules solides de ses camarades en regardant une dernière fois le ciel. De jeunes policiers, étranges rescapés des versants verdoyants de l'Atlas mourant, laissaient couler leurs larmes. Ils regardaient partir à sa dernière demeure l'homme qui paya de sa vie la liberté et la justice sociale pour tous. C'est alors, ma fille, que j'ai vu de grands gradés blêmir, puis jaunir. Oui, j'ai vu les jaunes jaunir et j'ai haï encore plus fort les domestiques qui s'acceptent. Les enfants du froid et des rivières en crue, de l'abandon scolaire et des ventres creux ont décidément le cœur à gauche.

Dans un mouvement de hauteur et de mépris souverains, le cortège funèbre contourna les bâtiments de l'indicible et de la mort, le Ministère de l'Intérieur. Actionné par la mécanique cachée de son service d'ordre, il pivota sur lui-même et tourna le dos aux sinistres bâtisses de l'ignoble. Des dizaines de milliers de pas battaient l'asphalte en longeant la voie ferrée sud. Le cœur en cendres mais dignes, fiers et tenaces comme des roseaux malmenés par un vent de sable, nous arrivâmes au devant de la maison paternelle pour la veillée funèbre.

Cette nuit-là, mon enfant, j'avais gardé les yeux grand 'ouverts sur l'enfer.

TUNIS, LES JARDINS DU NORD, LA NUIT DU 10 MARS 2013, 22H

Mey Ma Grande

La ville dort, terrassée par ses cauchemars. Depuis l'arrivée en fanfare des nouveaux locataires, vite autoproclamés « propriétaires », toute la contrée a le sommeil agité. Le jour, villes et villages, bourgs et bourgades, la contrée entière, résiste comme elle peut à la conspiration du silence et de la mort tramée dans les officines des hommes jaunes.

Ma Grande, je n'ai jamais ainsi égrené le temps. J'aime seulement m'en servir. C'est pour cela que j'agis, lutte et vis. Mais ce soir, je sens le silence et ce vide atroce de l'absence m'envahir et m'écraser. Je ne donnerai cependant pas libre cours à ma tristesse. Les nuits de grande solitude, ton père, mon compagnon, n'est jamais absent ; cette solitude en commun me fait du bien et me reconforte. Comme dans ma dernière lettre, je te parlerai de ce que fut ton père. Chawki sera d'ailleurs la toile de fond et le pivot de toutes les lettres que je te destinerai .

Dans la chambre dénudée de tout ameublement, à même le sol froid et tout aussi nu, reposait la dépouille de Chawki. Les derniers rayons du soleil pâle de l'hiver venaient rapidement mourir sur le linceul immaculé. Arrimée aux rives des atroces certitudes, je veillais au milieu d'un carré de militants, mon compagnon, mon mari et mon amant, mon camarade et le père de mes enfants. A mes pieds, gisait l'homme de toutes les générosités, raide et droit comme une lance en argent massif. Dans l'hébétude sans voix et sans cri, je vivais

les heures ultimes de la proximité complice. Le grand départ pour l'éternité sidérale n'allait plus tarder.

Oui, Mey, Ma Grande, ta mère était cet après-midi-là, la somme exacte, et combien douloureuse, de toutes les femmes à la fois.

Les assassins cherchaient entre autres desseins à briser mon âme, à démanteler mon être, à me réduire à l'état d'épave. Ma blessure est profonde, mais je ne suis pas à terre. Mon mari sur les épaules, je reste debout comme un roc, comme un défi, la foi au poing et le regard serein.

7 février 2013, un après-midi de deuil et de sang. La proche banlieue ouvrière de Jbel Jelloud, debout sous le soleil couchant, debout dans la nuit de l'hiver, veillait son martyr. Dans le même temps, le peuple montait la garde par dizaines de milliers pour défendre sa liberté blessée.

Toute la nuit, j'écoutais le silence de mes frères, de mes amis, de mes camarades, des pauvres en guenilles ou des éboueurs aux joues creuses. J'écoutais saigner leur blessure à travers la volubilité délicieuse de Chawki qui me parlait de son école et des maîtres qu'il avait beaucoup aimés dans sa cité populaire et de ses bagarres de rue, des tannées qu'il avait reçues ou données. Cette nuit-là, un vent froid balayait sans relâche les rues étroites de la cité ouvrière. Je m'attardais parfois à regarder trembler dans la courette une plante grimpante aux prises avec les rafales. Le feuillage noir n'était pas sans défense. Il tenait honorablement tête à l'adversité.

Ton père haïssait déjà depuis l'enfance, toute chose inique et injuste. Dans son quartier et au-delà, il opposait à la violence des crapules et des caïds la juste riposte des opprimés. Chawki, encore en culottes courtes, ne laissait pas régner l'ordre des maîtres-chanteurs et des racketteurs, petits lâches et grands vendus, voyous et oppresseurs. Il me disait avec beaucoup d'humour que ses amis et lui avaient, eux aussi, « leurs territoires libérés ». Il arrivait aux mafieux, souvent balafrés, de le craindre. Son opiniâtreté à les soumettre, à les défaire les terrorisait. C'était là déjà les signes d'un chef en puissance. Je crois, Mey, qu'il est relativement juste de dire avec le poète que « l'enfant est le père de l'homme. »

Le rebelle, l'insoumis, le révolté, l'insurgé, tout cela germait au fin fond de son petit être ; mais en classe, il était l'excellence même. Sa mémoire prodigieuse forçait l'admiration de ses maîtres. Ses campagnes de justicier solitaire n'étanchaient pas sa soif d'apprendre. Chawki eut une enfance heureuse : petit chef aimé de ses troupes, bon élève, affection et tendresse des parents, tel fut le creuset où il grandit. La mort prématurée de sa mère génitrice n'eut pas d'incidence sur le développement équilibré de l'enfant, encore bébé de trois ans. La seule mère qu'il connut n'était autre que la deuxième femme de son père. La seconde épouse s'avéra admirablement bonne, d'un dévouement et d'une générosité sans limite. Tout allait donc pour le mieux pour l'enfant. Au lycée, les choses en furent encore meilleures pour le fils d'ouvrier qui devint alors un gros dévoreur de livres. Tout y passait : des lectures « impies » aux mystiques, du cabalistique au scientifique, de la littérature, beaucoup de littérature, classique ou moderne. L'un de ses professeurs, aujourd'hui disparu, y était pour beaucoup dans cette voracité bibliophile. Très, très jeune, avant même les classes terminales, il se lançait de toute sa fougue dans le mouvement des lycéens contestataires. A dix-sept, dix-huit ans, ton père eut droit comme tant d'autres, à sa première fiche de la police politique, le classant comme « élément subversif à surveiller de près ». Inscrit en première année de la Faculté des Sciences de Tunis, le jeune prodige fit tout autre chose que des études studieuses. Il fit tout simplement le tribun en donnant libre cours à sa passion de l'éthique révolutionnaire.

Une violente rafale contre la vitre me sortit de ma longue torpeur. Il était trois heures du matin. J'allai dans la chambre des femmes ; vous dormiez sur un divan bien au chaud. J'en fus soulagé. Là, je ne pus rester longtemps. Je ressortis et me mis à faire les cent pas sous le préau, dans le froid vif de la nuit. Badra vint me rejoindre et, les yeux brillants de colère, resta muette comme une carpe. Nous avions fumé plus que de raison cette nuit-là.

Une heure après, je rentrai veiller l'ultime départ de mon compagnon. La lumière vacillante d'une dizaine de bougies animait contre

le mur les corps figés des veilleurs. Quelqu'un entra dans la chambre nue, un plateau de bougies allumées entre les mains.

A bientôt, ma Grande, dans ma prochaine lettre.

Je t'embrasse.

Ta mère.

A l'approche de ses quatre-vingt ans, Si Salah restait étonnamment vif, alerte . Il avait le sens de la répartie à toute épreuve. L'ancien ouvrier n'avait rien du vieillard sénile, miné par la maladie. Pour tout dire, l'homme avait une santé de fer. Le labeur et les dures épreuves de la vie n'eurent pas raison de lui. Les combats qu'il était acculé à mener à chaque lever du soleil pour faire vivre les siens le préparaient, l'aguerrissaient pour en livrer d'autres. Une vie de souffrance, de lutte et d'espoir pareille à celle de tous les ouvriers du monde.

Lorsque cet homme des monts et des collines verdoyants, cet homme du Nord prospère étrangement réduit à la misère, reçut la terrible nouvelle, il vacilla mais ne fléchit pas des genoux. Son endurance dans l'adversité et le malheur vint à son secours. Les créateurs de la honte et de l'abject, au nom d'un dieu inconnu des hommes, venaient d'assassiner le fils qu'il aimait et adulait. Chawki était tombé sous les balles. Si Salah, dans son immense noblesse, encaissa le coup fatal et, debout cracha à la figure des faussaires.

Le vieillard de fer vivait cette perte immense non dans le désarroi et l'effondrement, mais dans une espèce de retranchement armé sans voix et sans cris. Depuis la grande enfance, Si Salah cultivait le sens du devoir. Il était conscient en effet de ce qui l'attendait lorsqu'il quitta sa province natale dans la benne d'un camion, assis au milieu d'un troupeau de bovins. Il n'avait pas encore quatorze ans quand il se mit à gagner son pain à la sueur de son front. Du pain noir dans les usines noires d'une

petite ville ouvrière à la périphérie de Tunis. Retranché parmi ceux de sa classe, l'homme du Nord-Ouest luttait dur pour vivre et faire vivre les siens. Soixante cinq ans de lutte dans les rangs de la multitude prolétaire ont fait de ce garçon, tôt jeté dans la trame dangereuse de la vie, un juste parmi les justes.

En saluant ses visiteurs d'une vigoureuse poignée de mains, Rafika vit briller dans les yeux de son beau-père, Si Salah, l'éclat de la passion sans compromis, sans compromission. Au soir de la vie, le garçon des monts verdoyants et le vieil homme du labeur dans les usines noires se tenaient fortement par la main. Comme d'habitude, ils ne s'étaient jamais perdus de vue. Rafika comprit alors, que pour le vieil homme, rien au monde ne pouvait arrêter la traque des meurtriers, commanditaires et hommes de main confondus. Un médecin, plus très jeune et qui avait refusé avec beaucoup de hauteur et de sagesse tous les honneurs de pacotille, donna à Si Salah l'accolade de l'amitié et de la solidarité.

- Je les traquerai jusqu'au dernier. Je les lèverai comme du gibier et les poursuivrai jusqu'aux portes de l'enfer. Le sang de Chawki crie justice, dit-il au docteur d'une voix blanche.

- Ne t'inquiète pas, mon vieux vieillard. On les aura tous : répétiteurs, réciteurs, mangeurs de modernité et sclérosés. Les réducteurs de tête seront délogés par la seule force de la liberté. Force restera à la fraternité et à l'espoir !

Le vieux médecin n'était pas bien loin de ses quatre-vingts ans. Mais il était en bonne santé, car il mangeait

peu et payait régulièrement son loyer. Seul, sans femme et sans enfants, il habitait un petit deux-pièces d'où il aimait scruter, face à la mer, les grands espaces sans jamais tourner le dos aux grands combats libérateurs. Beaucoup de bonzes de la médecine rougissent de leur indifférence et de leur arrogance à le voir passer dans la rue.

Les après-midis des dimanches des fins d'hiver sont partout moroses, d'un ennui mortel. Surtout quand on n'a rien à faire. Un vent cynique soufflait sur la ville, un de ces vents que haïssent les pauvres parce qu'il leur transperce les os et fait pleurer leur dignité. L'hiver n'a pas encore dit son dernier mot : dans une espèce de sauvagerie inutile, il agressait le printemps en empiétant sur son territoire. Le propriétaire du Grand Café, son chapelet à la main, se tenait sur le pas de la porte en faisant mine de psalmodier de vagues versets sacrés auxquels de toute façon, il ne comprenait rien. Tout le monde à Jbel Jelloud connaissait le sinistre individu. Indicateur de police et proxénète à ses heures, receleur et trafiquant d'alcool frelaté, le monstre a laissé sa mère mourir sur le trottoir. Le bâtard a été jusqu'au bout de sa bâtardise. Une espèce de couvre-chef en toile forte, noir et crasseux, cachait mal des plaques de gale qui le frappaient incurablement aux tempes et à la nuque. Le bipède galeux surveillait les serveurs d'un œil féroce. L'amour qu'il semblait porter au bien général, pour la « communauté des croyants » comme il disait, ne trompait personne. Il était haï et honni de tous, et surtout des jeunes du quartier. Par le passé, l'homme avait servi tous les régimes et continue à servir les nouveaux maîtres de la

place. Contre la menue pièce et les passe-droits, le type à la calotte et à la barbe puante vendrait son âme.

Au passage des deux femmes, une expression de condescendance et de mépris se dessina sur le visage de la crapule. Elles saisirent au vol la chose et toutes deux le fustigèrent d'un regard qui le désarçonna. Puis, elles le gratifièrent d'un sourire discret qui l'acheva. Le coup de grâce lui donna soudain l'envie irrésistible d'aller se gratter les plaques immondes de sa gale.

- T'as vu l'animal ! s'indigna à suffoquer Badra.

- N'insulte pas les animaux, s'il te plaît, rétorqua Rafika avec sérénité et assurance.

- Phallus habillés et barbus hypocrites à la fois, c'est un peu trop ! Il va falloir mettre de l'ordre dans ce panier de crabes ! Qu'est-ce que tu en dis ?

- Ces crabes-là, il faut les neutraliser . Et s'il y a quelques pièces à sauver, pourquoi pas ! Badra, il ne faut pas hésiter à reconnaître qu'il y a dans notre culture des splendeurs éblouissantes qui ont séduit et subjugué le monde. Mais, il faut avoir aussi l'honnêteté et le courage de rejeter les vieilleries de l'aliénation collective. Nous sommes une culture, une civilisation et comme toutes les autres, nous avons nos misères auxquelles nous devons donner la chasse sans complaisance. Les déserts pétrifiés de la réaction obscurantiste, les labyrinthes ténébreux des pseudo- ulémas aux ordres des banquiers et des armadas étrangères, nous allons fertiliser les uns et condamner les autres au silence des cimetières abandonnés. Ce jour-là, la femme aura alors cessé de servir de lieu de plaisir pour les zèbres en rut. Du coup, en se libérant, elle aura

libéré l'homme. L'esclave qui brise ses chaînes, libère dans le même temps son maître. D'esclavagiste, aliéné et sauvage, elle l'érige à la condition de l'homme libre. Tu vois bien, Badra, comment la lutte pour l'émancipation de la femme désaliène la société tout entière. Dans ce pays qui est le nôtre, et dont personne ne nous dépossèdera, fût-il « l'élu de Dieu » ; la femme est sur la bonne voie pour parachever sa libération. Mais, ne nous leurrons pas : le spectre de la réaction noire pointe à l'horizon proche son visage hideux. Badra, tu ne peux qu'être d'accord avec moi sur ce fait : on n'impose pas sa vision du monde à l'écrasante majorité parce qu'on a été élu par la moitié de la moitié des électeurs inscrits ! Secundo, l'appel à la volonté des urnes ajouté à la caution mystico-financière d'un ramassis de chameliers ignares ne nous effraie pas. Les quatre voyous hirsutes venus, à l'invitation de leurs « frères en religion », faire l'apologie de l'excision de la fille et la polygamie, ne pourront rien contre nos libertés, contre la liberté. Nous ne les laisserons pas semer le mensonge et l'esclavage, la discorde et la haine entre les femmes et les hommes.

- Je crois, Rafika, qu'il y a aussi une autre question de fond qu'il faut se poser. Quel est le programme des Frères Musulmans qui désormais font main basse sur le pouvoir ? Quels sont les objectifs du « Grand Frère » comme l'appellent les comparses de l'heure ?

- Ces sectes religieuses sont d'étranges créatures qui végètent hors du temps et de l'espace. Elles se nourrissent de leur délire et de leur démence. Le seul programme que ces charlatans puissent avoir, c'est de gouverner par

le mensonge. Mais gouverner n'est pas lâcher la bride aux fantasmes et à la folie. Nos récitateurs de la sclérose, appelés pompeusement « constituants », réservent en effet à la femme, à la moitié de la société, un sort tout simplement tragique. Ces « docteurs de la foi » auto-proclamés réduisent la femme à un complément infime, à un additif chosifié à l'homme. C'est pour cela qu'ils confinent la moitié de l'humanité dans un monde d'enfermement, d'humiliation, de tyrannie. La femme est donc niée dans son individualité, dans son autonomie, dans sa liberté. Nos « gardiens de la foi » ont fait du rapport homme-femme un rapport de dominant à dominé. Dans ce monde de la hideur et de la terreur, l'homme devient le geôlier et le bagnard. Nous ne nous sommes pas battus pour cet enfer. Le sacré dont se réclament ces faussaires n'est pas le nôtre. Notre sacré à nous est liberté, épanouissement, stricte égalité dans le couple et dans la société. Tu vois bien donc que nous courons de gros risques. Je dirais même que le péril de la mise en esclavage nous guette. L'enfermement de la femme inscrit dans la Constitution ! Les faussaires l'ont osé et fait ! Mais nous étions aux aguets. Ils ont alors fait dans leur culotte et reculé. « La parole de Dieu », telle que tronquée par les contrefacteurs de la honte, n'est donc pas passée. Ils allaient essayer de le faire valoir, ainsi falsifiée, sur d'autres fronts : les libertés individuelles et collectives, le droit syndical...

- Et ce n'est pas tout, mon amie. Les Fous de Dieu, les destructeurs de tombes, les caravaniers de la désespérance et de la mort ont fait de nos jeunes, de nos grands enfants encore imberbes des assassins itinérants, et de

nos jeunes filles, de nos fillettes aussi, des objets de plaisir pour les tueurs.

- Les premières gouttes ! Ce ciel ne me dit rien de bon.

Des paquets de vent froid agitaient violemment le haut des arbres, des eucalyptus d'un vert douteux. Les rares personnes rencontrées sur le trottoir longeant la voie ferrée trainaient au fond de leur regard la lourde tristesse de leur vie et ses remords inutiles. Le tonnerre grondait en cascades lointaines, haut caché dans les nuages bas. Des éclairs aveuglants déchirèrent le ciel et un coup de tonnerre d'une violence apocalyptique fracassa l'univers. Jbel Jelloud connut ce dimanche-là de faux printemps le déluge. Les pauvres et les moins pauvres s'apprêtaient à vivre encore cette nuit-là la peur de tout perdre, la peur de l'abandon et de l'humiliation, la peur de l'indifférence des nantis et du narcissisme hermétique du pouvoir .

Le noir étincelant du ciment des façades réfléchissait quelques faibles lueurs vite éteintes par un écran de pluie drue. Sous l'abribus, les deux femmes avaient cessé d'attendre le « car jaune », le car des travailleurs qui n'arrive jamais à l'heure. Un taxi leur aurait été salutaire mais pas un seul n'était libre . « Rares et occupés, c'est la constante absurde les jours de pluie. Quoi de plus ordinaire dans ce pays de l'absurde », se dit Rafika.

Les trombes d'eau avaient lessivé la ville et ses proches faubourgs. Détrit de toutes sortes, fange immonde, excréments d'animaux s'engouffraient dans le caniveau, irrémédiablement happés par l'appel du courant souterrain. Au bout d'un instant, les eaux de pluie prirent

les couleurs de la transparence, de la limpidité. Rafika rompit la première le silence :

- Le déluge de cet après-midi me rappelle un peu, juste un peu, le déferlement impétueux des multitudes humaines criant la mort de la tyrannie, de toutes les tyrannies. Badra, tu n'as pas ce sentiment du déjà-vu ?

- Avec cette légère nuance : la nouvelle tyrannie est une page noire à l'usage exclusif des bigots et des naïfs. Le déluge qui les attend sèmera panique et désolation dans leurs rangs de faux dévots. Même le Ciel ne daignera pas leur venir en aide.

- L'atroce mise à mort, plus précisément le lynchage d'un opposant par une horde de fanatiques sanguinaires, nous donne un avant-goût de ce qu'est la « bonne gouvernance » pour les Elus de Dieu. Quiconque dira non à leur hégémonie en marche, à leur barbarie sectaire, sera mis à l'index et dénoncé comme impie, donc ennemi de Dieu. Tout bon croyant se doit, de ce fait, respecter le dernier palier de ce syllogisme de la mort. Cette violence démentielle et annihilatrice de toute chose ne leur ressemblant pas, fait des « Elus de Dieu » les pires ennemis de l'homme. Badra, les crimes commis, et à commettre, contre le peuple et le pays sont d'un cynisme jamais connu. Nous ne nous sommes pas battus pour que la guerre des sectes sévisse dans nos villes, pour que les tombes des « mécréants » soient profanées par des épiciers illettrés, pour que nos fillettes soient excisées, pour que nos femmes soient répudiées et jetées à la rue, pour que la main du voleur soit coupée ou que la pauvre femme adultère soit lapidée. Les centaines de milliers de

chômeurs, les miséreux agonisant dans les mesures de la pestilence et de la mort, les insurgés, n'ont pas chassé la dictature d'un général voyou pour asseoir le despotisme d'un gourou wahhabiste, qui ne dit pas son nom. Nous, nous voulons la liberté et le pain, conditions sine qua non de notre dignité.

Rafika, l'air amusé, observait du coin de l'œil sa vieille compagne Badra. Cet après-midi là, la sage-femme était en colère. Très en colère. Non pas de cette colère impuissante, stérile, mais de celle qui nourrit la flamme de la passion de justice et de liberté.

- Badra, ne me dis surtout pas que tu n'es pas en colère. Je le sais et je le sens.

- Je ne sais pas du tout pourquoi je me suis souvenue de ce docteur, bon médecin mais d'un immoralisme sans bornes, il a longtemps « fait marcher le service à coups de trique. » Il aimait beaucoup s'exprimer à la manière des esclavagistes antiques ou des aristos ruinés suffoquant dans leur morgue. Nous n'en pouvions plus ; l'arbitraire atteignait et souvent dépassait l'intolérable. La mollesse d'un syndicat bureaucratique et frappé de sclérose inavoué nous obligea à en élire un nouveau. Notre outil de lutte bien en main parce que librement choisi, nous renversâmes le rapport de forces en faveur du personnel paramédical et médical. Notre gros bonze, sans plus de larbins, sans plus de soutiens, se mit à nous sourire jaune : c'en était fini de ses mises à pied, de ses retenues sur salaires, de ses questionnaires, de ses mutations, bref plus de menées impériales. Nous avions désormais acquis, et de haute lutte, notre droit à la parole. Mais le

mandarin n'avait pas dit son dernier mot. Il tenait à reprendre ses positions perdues. On le vit alors, le jour de son congé hebdomadaire, déambuler dans le service, dans les couloirs, un chapelet à la main, le regard perdu dans le désert de la bigoterie mercantile. A l'arrivée des Elus, justiciers de tous les temps et redresseurs de tous les torts, le vieux serpent mua vite. Il se rasa le crâne et se laissa pousser la barbe. Prudents et parfaitement renseignés sur toutes les vilénies de la crapule, les nouveaux maîtres de la place se méfiaient de lui. On ne lui faisait pas confiance, ce transfuge, ce renégat bien ordinaire. Bien que très bon médecin, l'homme n'a jamais réussi à retrouver son poste de chef de service. On y nomma quelqu'un d'autre, un fasciste de la pire espèce nommé Alleya Benkiki. Peu de temps après, le bâtard d'une ancienne lavandière, prostituée à ses heures, mourait d'une crise cardiaque, abandonnant aux vents de l'oubli les abjections de sa vie de salaud.

- Le dernier des râteliers auxquels il a mangé, le râtelier empoisonné des théocrates lui fut fatal. On ne vend pas impunément son âme.

- Mourir sali et avili de sa propre main, aux pieds de quatre marchands d'indulgence, c'est de la flétrissure !

- Quand on est malade de son nombril, on est capable de toutes les abominations ! Tiens, voilà un taxi. On dîne à la maison. Qu'en dis-tu, Badra ?

Rafika avait en horreur les petits espaces fermés. Elle baissa la vitre à moitié. De gros pans de nuages se figeaient dans un ciel grincheux et vindicatif. Le ciel de l'hiver traînait des pas !

- Badra, tu crois, toi, au « Printemps arabe » ?

- Une gigantesque supercherie à faire pleurer les zèbres !

Sur le bas-côté de la route, une file de femmes, vieilles pour la plupart, peinaient à marcher sous le poids de leur gain du jour, des bouteilles vides en plastique. Ces damnées trempées jusqu'aux os auront juste de quoi se réchauffer l'estomac cette nuit.

- Le voilà, le « Printemps arabe ». Il est là sur le bas-côté de la route. C'est la honte qui marche. Le « Printemps arabe » est une tragi-comédie sortie des officines de la contre-révolution mondiale et financée par les roitelets du Golfe. Les tortionnaires de l'Ici-bas, et peut-être aussi de l'Au-delà, sont de vulgaires hommes de main. Le maître de céans habite Outre-Atlantique. Les propagandistes du mirage andalou et du Califat rédempteur, les courtiers surpayés, aux demeures princières voient, ahuris et désespérés, périlcliter leur commerce. Dans leurs arrière-boutiques, s'entassent mensonges spécial-ignares, mythes et fantasmes de frustrés, délires à haut risque d'illuminés. Bref, les faussaires sont au bord de la faillite : leur pacotille n'a plus cours et la multitude des laissés-pour-compte se noie tous les jours un peu plus dans la misère e le désarroi.

A la hauteur d'un feu, à l'entrée de la ville, un homme était étendu à même le trottoir, la tête contre le muret de la voie ferrée. Deux passants, agenouillés près du mourant, essayaient de lui porter secours. Il était trop tard pour le pauvre hère : un violent soubresaut lui parcourut le haut du corps qui refusa l'échéance fatale. Le vieil homme faussa compagnie à sa compagne, la souf-

france, la bouche grand'ouverte et un cri de blasphème au fond de la gorge.

Les vieilles gens de la pauvreté, de l'errance dans le froid de la nuit, du pourquoi inutile, sont frappées en priorité par les pneumonies sans pardon de l'hiver. Ils viennent alors mourir aux portes des hôpitaux, dans les mesures, dans la rue ou sous les ponts. Ce n'en était là qu'un petit échantillon, juste bon à alimenter les statistiques.

La voiture démarra de très mauvaise grâce. « Problème de pièces de rechange trop chères », pensa Rafika. Le chauffeur sentait fortement le linge mouillé. Sa très mauvaise humeur, assez banale par l'après-midi d'un dimanche pluvieux, n'autorisait que le silence. « Et si c'était un flic ? », se demanda-t-elle encore. Il s'était remis à pleuvoir, de grosses gouttes s'écrasaient sur le pare-brise.

- Les pneumonies spécial-pauvres sévront encore longtemps, assura Badra à haute voix. Mais, Rafika, qu'est-ce que nous attendons pour que justice se fasse ? Ne doit-on pas les traduire devant les tribunaux, ces commis de l'état costumés et parfumés ? Un politique responsable répond de ses actes, de sa démagogie, de son incurie. Ils ne sont pas au-dessus des lois, ces marchands de la mort !

Au sommet d'un imposant rocher dominant la ville et la mer, se dresse le mausolée d'un saint homme qui fit découvrir aux Tunisois les délices du café. Au pied de cette colline, plus très verte, s'étendaient à perte de vue la voie ferrée sud et les lagunes fangeuses. Au loin, on

devine la fuite résignée du Canal qui relie le port à la haute mer. Sur le versant sud de l'énorme rocher, dort sous la pluie, le grand cimetière de la ville. Le taxi venait de quitter le dernier faubourg et s'apprêtait à s'engager dans les rues désertes de Tunis. Au dernier feu rouge, le passage au vert parut bien long à Rafika. Badra, visiblement contaminée par l'air renfrogné du chauffeur, regardait droit devant elle. La sage-femme était franchement de mauvaise humeur cet après-midi là. Rafika se retourna une dernière fois du côté du cimetière qui s'enfonçait peu à peu dans le triste silence de la pluie glaciale. Elle serra fortement les mâchoires et se mit à compter les réverbères. Histoire d'évacuer l'intense charge émotionnelle de l'instant !

Le football des après-midis du dimanche et la cherté de la vie ont fait de Tunis une ville fantôme. A l'arrêt de la pluie, le silence était effrayant. Une chape d'ennui et de morosité pesait sur les rues sans âme qui vive. La ville se laissait écraser par le flux froid et humide de sa colère encore sans voix. Il y avait seul dans les bars, un semblant de vie. Rafika happait au passage le visage des buveurs malmenés par l'écume des jours. Mépriser, prendre en pitié, comprendre, rejeter, compatir, condamner, que faire pour ces bagnards de la bouteille qui s'enivraient des pleurs de leurs enfants ?

« Lorsque l'ordre ou le désordre des choses aura cessé d'être ce qu'il est, les prisonniers de la dive bouteille seront libérés jusqu'au dernier. En attendant, le drame continuera à se jouer en public », se dit Rafika qui demanda au chauffeur de la déposer au coin de la rue.

La météo annonçait une nuit froide et pluvieuse. Il faisait bon dans l'appartement. Mey s'appliquait à faire ses devoirs du lendemain tandis que sa cadette, après avoir boudé son dessin animé, s'apprêtait avec beaucoup de malice à taquiner sa sœur. Badra laissa la mère à ses deux filles et alla s'installer au salon. Ce qu'elle vit et entendit en allumant la télé la glaça d'horreur : un chamelier illettré à demi sermonnait un parterre de croyants d'où s'échappait, par ci, par là, l'écho des sanglots de repentance. A sa droite, légèrement en retrait, un gourou local empestant le paradis des faussaires, acquiesçait. Le subalterne de service avait pour seule fonction de grommeler malédictions et imprécations de toutes sortes contre « les mécréants », « les communistes athées » et « autres démons ». L'homme de la résurrection salvatrice, le soldat du vouloir divin, l'obsédé des ballets roses et des orgies à Londres ou à Bali, l'Elu de Dieu hanté par les délices célestes des vierges de l'Ici-bas, cette pâle réplique de l'Homme de Bien passa sans transition à la glorification de nos rois et de nos roitelets, de nos princes et de leurs valets, à qui nous devons obéissance et soumission. »

Le petit employé aux écritures, grassement payé quand même, passa ensuite, sans que l'on sût pourquoi, à la question de la femme dont il régla le compte en un tour de main. Le mufti de l'inique et de l'abject conclut son prêche comme ceci : « Il n'y a rien à attendre d'une communauté qui se laisse gouverner par une femme ! » . La sentence, terrible et sans appel, tomba comme un couperet. Mais un couperet dont le tranchant commence à s'émousser. Du carton-pâte et du vent, c'est à cela que

se réduisent de plus en plus les élucubrations de nos illuminés à la barbe impie .

Badra pâlisait de colère. Le sang lui montait à la tête, ses pommettes étaient en feu. Muette, elle regardait le mur. Les deux charlatans promirent à leur public de revenir rapidement afin de l' « inonder » de leurs « lumières célestes ». Le petit gourou local, tout imbu de sa fatuité de laquais, allait se lancer dans une diarrhée di-thyrambique à la gloire de son invitée, lorsqu'elle bondit de son siège et quitta la pièce. Dans la cuisine, elle explosa littéralement :

- Bande d'escrocs ! Nous n'ignorons rien de vos « lumières célestes, nous savons ce qu'elles valent et le monde qu'elles veulent légitimer, nous en connaissons tous les recoins. L'ordre de l'inique et des injustices sociales, de la ségrégation entre la femme et l'homme, l'ordre des inquisiteurs et des folies meurtrières, l'ordre des ténèbres et des sectes religieuses, nous n'en voulons pas.

- Ces princes ont fait main basse sur les richesses de leurs sujets pour leur filer une incroyable panoplie de pacotilles sectaires. Contre l'argent et « l'honneur » que leur confère la seule proximité de ces pillards diamantés, une foule de muftis, de cadis, d'imams ou d'aventuriers fuyant la misère de leur campagne ouvre ou ferme les chemins du salut. Noyé dans les marécages de sa tragique aliénation, le peuple tombe dans le piège. La main de Dieu étend désormais son ombre protectrice sur les princes de l'innommable, les banques outre-Atlantique et leurs porte-avions. La canaille du musc et de l'encens, des versets coraniques falsifiés fait appel au Ciel pour

mieux asseoir sa domination et son entreprise de rapine. Badra, nous luttons pour que le sacré des faussaires ne vienne pas servir d'alibi à l'assassinat des hommes libres. C'est pour cela, entre autres, que nous luttons. Nous respectons toute altérité qui nous respecte. Ce que nous ne pouvons tolérer, c'est d'être agressés au nom de l'intolérance et de l'imposture.

- A ce propos, et surtout à propos de « la bonne gouvernance », sais-tu, Rafika, que beaucoup de nos gourous locaux viennent de fuir leurs bidonvilles pour s'installer dans les quartiers huppés ? En clair, cela veut dire ceci : à nous, les serviteurs de Dieu, les meilleurs morceaux ; pour le menu fretin des classes laborieuses, la grande masse des croyants, ce sera les miettes. Si miettes, il y a !

- Allez, Badra, à la cuisine ! Au menu, ce soir : des nouilles avec une sauce de tomates fraîches, beaucoup d'ail, une feuille de laurier et de l'huile d'olive. Et pour parachever le chef-d'œuvre, des oranges !

- J'ai peur que tu me mettes à la porte avant que ça ne soit prêt ! Et même, je ferais semblant de n'avoir rien compris ! Des nouilles, aïe maman chérie !

Tout le monde mangea de bon appétit. Les deux petites demandèrent un supplément de pâtes. La mère le leur refusa :

- Il leur faut de la place, ces oranges ! leur dit-elle sur le ton de la fermeté et de la tendresse à la fois.

Mais Badra n'était pas du tout de cet avis-là. Rafika la vit sans étonnement s'éclipser vers la cuisine et revenir avec une énorme assiette de son mets préféré.

- Je sais bien ce que tu en penses, mais je m'en fous. Les nouilles, camarade, c'est mon pêché originel. Je n'en connais pas d'autres.

- Et les oranges, Badra ?

- Qu'elles aillent au diable, tes oranges ! L'heure est aux nouilles et rien qu'à elles !

Le dimanche ne fut autre chose qu'une journée de plus, froide et morose, dans le calendrier moribond des réciteurs de l'imposture. La ville dormait sous la pluie glaciale d'un printemps de faussaires. A sa table de travail, Rafika écoutait de temps en temps le silence lui parler de sa solitude et de l'absence, du vide béant et insondable, qui s'ouvrait à ses pieds. La voix de Chawki, sereine, persuasive, emplissait le salon de sa chaude tonalité : « Le jour où les oubliés des grottes et des masures, dans nos campagnes et dans nos villes, auront rempli de lumière leurs cœurs et leurs yeux, le jour où ils auront retrouvé l'odeur de la nourriture et de la dignité par le travail, alors et seulement alors, nous déposerons les armes redoutables de la lutte pacifique. »

Elle se leva d'un bond pour ne pas se laisser assaillir par une vague soudaine de chagrin. Elle se rafraîchit le visage et les bras pendant un bon moment et se regarda dans la glace. En revenant à sa table de travail, elle se dit que ses petites n'auront jamais à lire dans son regard autre chose que la sérénité et le dévouement, que le feu de la passion pour le juste et pour le beau. De la voix chaude de Chawki, elle ne percevait plus que de lointains échos qui finirent par s'éteindre, comme engloutis par les murs. La petite visite de l'absent à sa compagne

de la vie et de la mort avait donné au regard de Rafika la dureté de l'acier trempé. A la dernière balle assassine, elle avait déjà saisi toute l'étendue de son malheur, mais aussi du courage qu'il lui fallait.

La nuit s'épaississait d'heure en heure en s'enfermant dans sa hantise du jour. De courtes rafales de vent venaient soudainement mugir dans le balcon nu où seule une plante grasse s'enrageait à défier l'hiver. Rafika détourna les yeux de la baie vitrée que lessivait sans relâche un rideau de pluie fine. Elle se mit alors à noircir la première page de son calepin.

TUNIS-LES JARDINS DU NORD

AVRIL 2013

Mey Ma Grande

Le jour se levait et ma peur était grande. J'avais peur de ma douleur ; je me méfiais de sa trahison et restais de ce fait vigilante. Je voulais pour mon compagnon un départ digne, à la mesure de la grandeur de son sacrifice et de son courage.

Il n'était pas encore dix heures ; on mettait les dernières touches à la cérémonie de l'ultime départ dans la discrétion et la simplicité. Lorsqu'il fut l'heure de partir, la vigueur sans faille de seize bras vint arracher du sol le corps sans vie de ton père. Huit camarades, frères et amis emportaient à sa dernière demeure mon compagnon et mon complice de toutes les noblesses et de toutes les tempêtes. A cet instant fatidique où la séparation allait devenir une certitude concrète, je me sentis submergée par un torrent de larmes que je pus vite refouler. Mon corps se raidissait et mes mâchoires se serraient à se briser. J'étais dans un état second ; mais je gardais toute ma lucidité. Je pris la parole pour exiger plus de rigueur, plus d'ordre.

Dans la raideur mécanique de leur corps, les porteurs avançaient lentement, la dépouille de leur camarade sur les épaules. Le cercueil de Chawki semblait planer sur la multitude atterrée. A la sortie de l'impasse, le carré de porteurs pivota sur lui-même et se figea en ligne droite obliquant légèrement à l'Est : Chawki saluait pour l'ultime fois sa maison natale, les siens qu'il a tant aimés, ses maîtres et ses amis, les enfants de la misère et de la rue, les vieillards moribonds livrés aux assauts ratés de la mort. Pendant une longue minute, mon camarade, mon compagnon et mon amant, le père de mes enfants a promené un regard d'amour et de gratitude sur ceux de la souffrance, de la lutte et de l'espérance. L'homme de la liberté et du don suprême prenait le chemin de la tombe, entouré de son peuple en pleurs.

L'immense multitude s'incrustait par dizaines de milliers dans les environs immédiats de la maison. Dans les moindres venelles et les ruelles, les rues et les grandes artères, de partout, jaillissait l'hommage au martyr de la justice sociale et de la liberté. On hissa le cercueil sur la plateforme d'un véhicule militaire. Le cortège funèbre déployait sa masse immense en direction du grand cimetière de la ville, El-Jellez.

Mey Ma Grande,

Le jour même du meurtre, et avant le coucher du soleil, nous, la famille et le Parti, proclamions haut et fort notre refus des condoléances de la gente au pouvoir. Comment peut-on accepter la compassion de ceux-là même qui ont tout fait pour livrer Chawki à la vindicte des fanatiques fauteurs de guerre civile ? Ceux qui ont allumé et entretenu le brasier de la haine et de l'intolérance contre le droit

à la différence, contre la liberté ; ceux-là et leurs complices, petits et grands laquais confondus, comment peut-on leur permettre de partager notre douleur ? Nous n'avons pas laissé l'odieux se parer d'hypocrisie. La victime ne donne pas d'alibi à son assassin. Notre morale est ainsi faite et nous nous en revendiquons.

La liberté auréolée de son orgueil, gardée par sa multitude partisane longea longtemps la voie ferrée. Les quartiers périphériques du sud de la ville, les proches banlieues de la honte et de l'oubli drainaient une gigantesque fourmilière humaine vers son point de ralliement, le cimetière. Un million quatre cents mille, femmes et hommes accompagnaient, le cœur lourd et la douleur bien domptée, un juste parmi les justes à sa dernière demeure. Le peuple ne gémissait pas sous le poids de la chape émotionnelle qui pourtant l'écrasait. De toute sa hauteur, il dominait par son mépris la pleutrerie des minus et leurs escadrons de la désolation et de la mort.

Mey Ma Grande, j'aurais tellement voulu te voir vivre avec la conscience de l'âge adulte ces heures de grandeur de notre peuple. Les commanditaires du meurtre de ton père, stratèges sanguinaires de l'ordre de la bestialité et de la terreur avaient tenté une provocation grossière qui très vite tourna court. Une provocation sans nom qui les a flétris à jamais : peu avant l'arrivée au cimetière, une incroyable panoplie de malfrats, de voyous de la pire espèce, de détenus en cavale, de pillards, de casseurs attaqua le cortège funèbre. On dénombra des blessés par jets de pierres et l'on pilla et incendia de nombreuses voitures. Seule une partie des policiers présents, respectueux de la légalité républicaine, se mit

en devoir de les disperser et de les pourchasser. Cette police-là a vu ce jour-là tomber l'un des siens, assassiné à coups de pierre par les voyous aux ordres des néo-tyrans.

Et ce n'était pas tout ! Alors que nous confions à la terre le corps de ton père couvert de son linceul immaculé, un tir nourri de grenades lacrymogènes atteignit de plein fouet la fosse encore béante et les tombes d'alentour en furent profanées. Il ne pouvait y avoir de pire abjection, de pire ignominie. Des témoins oculaires dignes de foi ont identifié les auteurs du crime : des policiers en uniforme et la milice civile à la solde d'un Ciel qui n'aime pas les hommes. La démente de la faune barbare liberticide a été jusqu'à lâcher dans la foule la rumeur de « déterrer la nuit le mort qu'ils ont enterré le jour ! »

Notre arme, la seule, c'était notre conscience de l'enjeu, notre vigilance et notre profond mépris des assassins et de leurs complices. Des camarades prirent en charge la garde de la tombe de Chawki, de jour comme de nuit. Un détachement de l'armée, mitrailleuse au poing, vint en renfort au grand dam des profanateurs de tombes.

Les faux « Seigneurs de la Foi » ont trahi les pauvres, et les moins pauvres, dès les premiers jours de leur arrivée au pouvoir. La masse des laissés-pour-compte en a aujourd'hui la quasi certitude. Les marchands d'indulgence et leur paradis de pacotille avaient fini de sceller leur ruine. En cet après-midi là, notre peuple, par centaines de milliers les a vomis, les escrocs qui ont fait main basse sur l'essentiel des maillons qui forment la chaîne de leur puissance programmée sans gagner toutefois à leur cause, ni l'intelligence ni le cœur du peuple. Les damnés de la terre leur restent rebelles ;

ils continuent à chercher leur salut dans la lutte de tous les jours, hors des sentiers minés de l'imposture.

Mey, Ma Grande, la disparition sanglante de ton père à la force de l'âge a tracé le chemin combien ardu pour une révolution authentique ; seule arme par laquelle l'homme se libère et se réalise. Chawki a constamment refusé de transiger sur les objectifs majeurs de la reconquête de la liberté et de la dignité .Ce faisant, il rejetait la violence. La réaction, l'obscurantisme, les forces d'arrière- garde seront tous neutralisés par la lutte démocratique pacifique. L'ordre social et politique pour lequel mon compagnon a donné sa vie est un ordre à visage humain. Mais l'ironie du sort a voulu que les choses fussent autrement : la nuit même précédant son assassinat, Chawki appelait à une action unitaire d'envergure contre la violence. Tôt le matin suivant, la barbarie criblait de balles l'intelligence, l'esprit.

Pétrifiée par la douleur, je réalisais bien l'immensité de la perte. Mais dans le même temps, quelque chose en moi hurlait le refus et le désespoir. Dans le déchirement et le désordre maîtrisé de mon corps, je regardais lentement disparaître dans le noir de la tombe mon compagnon. Une dense grisaille m'obscurcit la vue, mais je restais debout. Une voix métallique portant loin lançait dans l'air froid les bribes d'une oraison funèbre que j'arrivai tant bien que mal à percevoir. Un vieux porteur d'espoir nommé Hamma clouait au pilori les néo-barbares liberticides.

Mey ma fille, ma petite.

Dans la nuit, les yeux mi-clos et le cœur en cendres, ton père est venu m'étreindre de toute sa force et me sourire, comme il l'a fait le jour de ta naissance.

Je t'aime, mes yeux.

A bientôt.

Ta mère qui t'aime tant.

Le conférencier sentait de loin les faux paradis et le mensonge. Ses yeux de voleur à la tire dans un bus bondé étincelaient dans leurs cavités noires. Il était flanqué de deux « savants », vêtus de soie, deux têtes surgies des mystères de l'enfer. L'un des deux ulémas, en vérité deux récitateurs de la plus basse facture, avait conclu « sa conférence » en appelant « les musulmans qui chérissent Mouhammed et le paradis »... « à se méfier de la femme, passée maîtresse en conjurations et intrigues ». A la fin de son délire, qui aurait dû lui valoir en toute équité de passer devant les tribunaux pour ses propos sexistes, l'orateur hasarda quelques larmes en lorgnant quand même du côté des « impures », les femmes. On entendit fuser deux ou trois sanglots dans la salle. « Mes frères, mes sœurs en Dieu ! Soyez sans crainte ! Ce n'était là que des larmes de félicité ! » Les fausses larmes de l'orateur misogyne venu du Golfe étaient ponctuées par de nombreux appels à glorifier Dieu auxquels répondait l'assistance avec beaucoup de ferveur. Les « Allahou Akbar » électrisaient encore plus la salle et le charlatan était aux anges. Il osait même promener son regard lubrique sur les femmes. Badra bouillonnait de colère sur sa chaise. Elle se tourna vers son amie pour lui dire à voix basse :

- C'est tout de même révoltant que le police des frontières ait laissé une canaille pareille souiller le sol de notre

pays. Ce que je vois et entends là est tout bonnement un fauteur de trouble, de guerre civile, un terroriste patenté. Nous ne livrerons pas en pâture notre révolution aux Wahhabistes d'où qu'ils viennent. Tu sais, les âneries de ce type ne me font pas du tout pleurer, elles me font rire. Je le lui dirai de vive voix.

Puis vint enfin le tour du gourou local, un ancien marchand de légumes à la criée, illettré aux trois quarts mais doté d'une bonne mémoire. Cela s'entend, puisque toutes les sources de sa « science » étaient orales. Notre conférencier n'avait pas accès à la chose écrite. Ce repris de justice n'a pas été touché par la grâce divine mais par la manne des néo-barbares.

Après avoir rendu grâce à Dieu et à ses maîtres -bien-faiteurs, « fils de la Lumière et du Bien choisis par le Créateur pour sortir des ténèbres les multitudes égarées et les engager sur la voie du Seigneur », après avoir longuement fustigé et voué aux flammes de Géhenne les mécréants, mais surtout les mécréantes, après avoir promis les vierges du Paradis à ceux qui montrent obéissance et allégeance sans faille à leurs gouvernants, après toutes ces insanités de la violence verbale indignes des Elus de Dieu, le faussaire en vint aux démocrates, aux progressistes et plus spécialement aux communistes-athées. Ce fut alors un déchaînement terrifiant. Carnassier dans l'arène sans plus de retenue, sans plus de raison, l'écume aux lèvres et l'index vengeur, le réducteur de têtes naviguait à son aise dans les versets sacrés dont il s'attribuait en toute légitimité la compréhension ou l'interprétation. Des femmes, quatre ou cinq, l'air

visiblement désapprobateur quittèrent la salle. Dignes et droites comme l'est l'obélisque. L'homme de la désespérance et de la haine ne fut pas sans le remarquer. Il en devint tout bonnement vert derrière son micro. L'homme du Golfe arabo-persique, lui, égrenait nerveusement son chapelet. Il était sur le qui-vive, le soldat de Dieu. La sortie des dames, l'éloquence de leur silence avaient désarçonné le triomphalisme bon marché du maître-sorcier et de son apprenti. Mais l'ancien marchand d'oignons réagit à l'affront à sa manière. Il se rabattit alors à bras raccourcis sur les communistes qu'il chargea de tous les maux de la terre.

« Mes frères en Dieu, les communistes ...

- Cette fois-ci, il retrouve sa vraie nature de phallocrate misogyne. Tout à l'heure, il s'est adressé à elles par pure hypocrisie. Pour lui et pour tous ceux qui lui ressemblent de près ou de loin, les femmes, la moitié de l'humanité, sont une abstraction, au mieux une quantité négligeable. L'humanité est de sexe mâle. Les choses sont d'une limpidité ! Pourquoi alors viendrait-on pêcher en eau trouble, chuchota Badra à sa voisine qui semblait revenir de loin.

« Leurs amis et alliés aussi. Pour moi, pour le Livre Saint, ils sont à mettre dans le même sac et à jeter à la mer. Car chacun d'entre eux est un Lucifer réincarné. N'hésitez pas alors, mes frères, à les maudire dans vos prières du jour et de la nuit. Dans leur monde, pousse et croît le mal : la mort de la foi, le refus de l'aumône à nos frères, les pauvres, la fermeture des maisons de Dieu. La communauté des femmes, l'impiété, l'insulte

faite à Dieu du lever du soleil à son coucher, telle est la pitance quotidienne de cette incarnation du diable que sont les communistes et leurs amis les démocrates. N'ayez crainte, mes frères en Dieu, nous étripérons les impies. Si Dieu le veut, nous ferons des veuves de leurs femmes et des orphelins de leurs enfants. Quant aux autres impies, ceux qui attendent l'arrivée du prétendu Messie, nous en purifierons la terre pour le bien de l'Islam et des musulmans.

Mes frères en Dieu, je prie.... »

Personne dans la salle n'a vu venir la chose. Un objet oblong, en bois massif, un tabouret peut-être atteint à la tempe le prédicateur vêtu de soie. Badra le vit tomber à la renverse, sans un cri et tout en sang. Il avait perdu connaissance. Le gourou local, qui tempêtait contre les impies en appelant à leur lynchage, allait furtivement s'éclipser lorsqu'un objet tout aussi massif vint atterrir brutalement sur son dos. Il tomba face à terre et ne se releva plus. En cherchant des yeux la sortie, Badra se dit, un peu amusée quand même, qu'en semant le vent, on récolte tôt ou tard la tempête.

- Vite, vite, c'est par là. Cours, vas-y, cours Mériem. Couloir à droite et c'est la rue.

Les deux femmes eurent juste le temps d'emporter un avant-goût de ce que fut le carnage entre les sectes. Les assaillants, des « Salafis-chiïtes d'allégeance persique », s'étaient infiltrés en grand nombre dans la salle. Les chefs de la secte « ennemie » furent particulièrement visés. On s'acharna sur eux « afin que nul n'ignore ». L'expédition punitive menée avec la dernière rigueur

fit de nombreux blessés graves. Les femmes ne furent pas épargnées. Une vieille dame, saignant de l'épaule, sombrait lentement dans l'évanouissement. Une jeune femme, habillée de noir, elle aussi, était agenouillée à son chevet en essayant de l'apaiser. Elle se releva soudain d'un seul bond et se mit à hurler à l'adresse des belligérants : « L'Islam de la bestialité meurtrière, du rejet de l'autre n'est pas le mien. Mon Islam à moi est tolérance, fraternité, paix. Votre Islam n'en est pas un. C'est une imposture tragique ! »

Assez petite de taille et quelque peu dodue à cause de son goût prononcé pour les nouilles, Badra soutenait le rythme de la marche. Elle ne s'essouffait pas du tout, la brave sage-femme, franc-tireur anarchiste. Son ancrage idéologique a toujours été à gauche et à l'extrême -gauche sans jamais faiblir d'un seul cran. Depuis qu'elle avait mis à la porte son faux aristo de mari, elle vivait seule dans une petite maison héritée de sa mère. Mériem, la quarantaine bien tassée, était professeur de lettres arabes, qu'elle enseignait avec beaucoup de compétence, mais en franc-tireur. Annoncer les redondances des inspecteurs cautionnant la dictature pour la plupart, n'était pas sa tasse de thé. Mériem n'était passionnée que de vérité et de liberté pédagogique. Les traits tirés à la règle et les cahiers de texte sur-enjolivés, ce n'était pas son fort, non plus. Proviseurs délateurs et professeurs larbins, elle les portait en sainte horreur. Mériem était une militante syndicale et politique hors pair. « La hiérarchie » la craignait pour sa droiture et sa grande effi-

cacité, mais surtout parce qu'elle jouissait de l'estime et du respect des syndiqués.

Cela, les pharaons de la « pyramide » le savaient bien. Mériem militait dans le même parti que Rafika, le parti de l'immense multitude des oubliés, le parti de ceux qui jeûnent sous le soleil et pendant la nuit.

Depuis bien des années, le trio Rafika-Badra-Mériem avait tissé dans la clarté les liens solides de l'amitié et de l'engagement.

Il était un peu plus de six heures du soir. Rafika commanda un café léger et se replongea dans la lecture de son journal. Les rames du métro filaient rageusement, agacées et agaçantes avec leurs tintements d'une époque révolue. Entre deux gorgées de café, elle crut voir passer à travers la baie vitrée la silhouette tranquille de Chawki. Il se détacha de la foule, l'espace d'une seconde, lui sourit de sa tendresse habituelle et disparut. Le souffle furtif d'une brise légère d'été caressa son visage pâle. Une illusion d'optique venait de faire vibrer le cœur en cendres de Rafika. Elle retrouva les dernières lignes de son article en respirant très fort.

Elle s'apprêtait à rentrer chez elle, un peu déçue de ce rendez-vous manqué. Les rues se vidaient de leurs passants par paquets entiers. L'étirement nonchalant des crépuscules printaniers n'intéressait plus les promeneurs pressés. Les samedis soirs avaient changé de visage. La nuit, un air d'insécurité, de peur même, prenait lentement possession de la ville. On rentrait très tôt chez soi, l'inquiétude dans les têtes et dans les cœurs. En quittant

le café, Rafika tomba nez à nez avec ses amies qui entraient en trombe dans la salle.

- Ne te fâche pas et ne pars pas ! On arrive ! Désolées pour le retard. Nous n'y sommes pour rien, débita d'un trait Badra.

- Allez, racontez-moi ça. Je vous savais bien ponctuelles....

- Rafika, Mériem et moi-même, nous sommes deux miraculées, deux rescapées du carnage !

- Mais de quoi tu parles ? Quel carnage ?

- Je t'explique rapidement. En début d'après-midi, nous croyions, Mériem et moi, assister à une conférence-débat organisée par je ne sais plus quelle secte. Le premier orateur, en vérité un provocateur de la pire espèce, un torrent de haine et de violence, mit tout de suite le feu aux poudres. Il se lança dans un délire d'invectives et de jérémiades contre tout ce qui ne lui ressemblait pas. Le second orateur, un gourou local bien de chez nous, sentait le videur des maisons closes à vingt mètres à la ronde. J'entendis soudain fuser de la première rangée un « Allahou Akbar » terrible et terrifiant, surgi d'un autre âge. Une bonne dizaine d'assaillants se ruèrent sur la tribune : « Mort aux mécréants », « sus aux ennemis de Dieu ». Deux secondes auparavant, les deux orateurs avaient été sauvagement neutralisés à coups de tabourets. J'ai pu les voir distinctement : ce n'était plus qu'un tas de chair ensanglantée. Quant au troisième conférencier, dont le tour ne vint jamais par ailleurs, je ne sais pas quel sort...

- Je peux te le dire, Badra. J'ai vu quatre solides gaillards s'acharner sur lui à coups de gros bâtons. Il hurlait à fendre l'âme. Mais je suis certaine qu'il est la réplique exacte de ses tortionnaires. Sans scrupules, il réservera le même sort aux « ennemis de Dieu » qui peuplent ses cauchemars. Aujourd'hui, il a eu le malheur de se trouver du mauvais côté de la barrière.

- Tu sais Rafika, c'était pour nous une chance de pouvoir fuir à temps : les attaquants qui avaient martialement préparé leur coup, s'étaient massivement infiltrés dans le public de la salle. Leur bestialité fut ainsi d'une efficacité redoutable. Je crois qu'on n'était pas bien nombreux à avoir échappé à ce carnage. Je...

- Dire que nous vivons ces horreurs au vingt et unième siècle ! Ces sectes-là sont congénitalement violentes et très souvent sanguinaires. Elles sont l'antithèse de l'Islam. N'ayant aucune prise sur le réel concret de la vie des hommes, elles se réfugient toutes dans la chimère et le mirage. Ces illuminés se nourrissent en vérité de leur propre chair, même si elles réussissent, parfois et pour un temps, à tromper les foules.

- Mais bien sûr, Rafika. Si la finalité suprême de la vie, c'est l'épanouissement et le bonheur des hommes, on comprend tout à fait leur incurie à les gouverner. Je suis bien obligée de le constater et de le dire : là où passe cette faune, l'herbe ne pousse plus !

- Bravo, Mériem, bravo ! Effectivement, réciter le Coran à tout bout de champ prouve l'étendue tragique de leur incurie. De plus, ces sectes transgressent les saints préceptes de l'Islam qui glorifient l'action et le travail. Je

crois, quant à moi, que tous les sectaires iront en enfer. Mais il faut les neutraliser avant qu'ils n'y aillent ; c'est-à-dire ici sur terre.

Rafika regarda sa montre et se leva d'un bond :

- Je rentre. J'ai promis aux petites de les emmener chez leur grand-père. Vous restez ?

- Oui. Nous ne laisserons personne installer le couvre-feu dans nos cœurs. Nous sommes des citoyennes, c'est-à-dire des femmes libres.

- A qui le dis-tu, Mériem ! Soyez vigilantes quand même.

Au milieu de la soirée, elle apprenait que deux véhicules des forces de l'ordre avaient sauté sur des mines à Jebel Echaanbi. On déplorait des morts et des blessés : le terrorisme qui avait pris pied dans le pays depuis longtemps, passait à l'action. Cette fois, dans les campagnes. Plus de deux mois auparavant, tombait en pleine ville et en plein jour Chawki, l'homme de toutes les équités, l'homme qui faisait peur à la vilénie des vilains, l'homme qui faisait trembler la main des assassins. Ce jour-là, ce fut le tour de pauvres grands enfants de tomber sous les éclats. De leur vie qui fut brève, ils ne connurent que les affres de la faim et le froid des taudis. Le modeste salaire que l'état leur versait était une bénédiction pour eux et leur famille. Rayés de la liste des vivants, leurs ayants-droits se verront vite refuser tous les droits. Ils connaîtront la misère à l'ombre de leurs chers disparus. Les jambes sectionnées, un garde national avait encore la force de supplier : « dites-leur de ne pas couper mon salaire. J'ai des enfants ».

Si Salah, le patriarche tenait moyennement le coup mais il était quand même abasourdi. Une rancœur impuissante nouait sa gorge et asséchait sa bouche. Les commanditaires de la mort et de la désolation venaient de frapper dans l'impunité et la complicité silencieuse des laquais. Si Salah, qui d'habitude défiait l'âge par la limpidité de son regard, avait les yeux ternes et le verbe absent. Dans le silence de sa nuit invisible, le Patriarche de toutes les bontés pleurait son fils et les fils des autres.

Rafika, les bras croisés sur la table et la tête légèrement penchée à droite, semblait être à l'écoute. Des images, des souvenirs, des pensées furtives, inachevées se bouscullaient pêle-mêle en accaparant son attention l'espace d'un instant. Elle était complètement déconnectée, mais pas abattue. « Simplement fatiguée », se dit-elle. En allant rejoindre ses petites qui dormaient depuis longtemps, elle entendit son beau-frère, militant ouvrier de gros calibre, s'écrier de sa voix rauque, comme enrouée : « Ils ont semé la mort et la terreur dans nos campagnes et dans nos villes. Le but des assassins, c'est de briser toute volonté de lutte, de faire mourir en nous jusqu'aux germes de l'espoir. Nous ne désertons pas ! A la violence bestiale, nous opposerons la lutte démocratique des masses citoyennes. Nous ne laisserons pas régner l'ordre de la démence. »

Malgré sa grande fatigue, elle ne ferma l'œil qu'aux premières lueurs du jour.

Le lynchage pur et simple d'un responsable politique dans le Sud du pays n'était pas sans commanditaires. Bien que la mise à mort ait été l'œuvre sinistre d'un noyau de tueurs déchaînés, l'opinion savait à qui profitait le crime. Depuis, un lourd climat de terreur où se confondaient l'insidieux et l'ouvertement provocateur, régnait sans partage. On était obsédé par cette main invisible qui tue et se retranche dans l'ancre de son impunité. Le pouvoir, très en colère et presque indigné s'engage encore une fois à ouvrir une enquête. Plus de six mois après cette infamie, le mystère restait entier et le silence épais. Les assassins misaient sur l'usure de la mémoire, sur le temps qui passe.

Les vents du Sud alternés avec les bourrasques nocturnes soufflant du Nord rendaient encore plus amer le printemps vieillissant. Jamais, jamais la ville ne parut plus morose, plus triste qu'en ce temps maudit où les sorciers et les niveleurs de la terre brûlée, les marchands de mirages et les faux dévots s'apprêtaient à s'éterniser sur le trône. La ville de son enfance et de sa jeunesse n'arrivait plus à mourir en ce printemps de deuil. Sa ville, comme son cœur, gémissait sous le poids du mensonge, de la honte et de la veulerie des hommes sans honneur. Seule, sa dernière plaidoirie sur le bras, Rafika déambulait dans les ruelles de sa mémoire en feu : son lycée, les grandes fenêtres de sa classe terminale, le visage un peu osseux de sa vieille prof de philo qui lui fit écouter le cri sublime de l'enfantement libérateur, ses premières amours d'où surgissait, éblouissante et souve-

raine, la stature de Chawki. La nostalgie s'emballait et l'écho des quatre balles meurtrières aussi.

Femme d'action et d'espoir, Rafika quitta vite le labyrinthe de la mémoire sous les cendres. C'était l'un des rares lundis où elle rentrait en fin d'après-midi. Les mines défaites et inquiètes qu'elle croisait dans les rues la fatiguaient. Le vide et l'errance s'étaient emparés des foules qui essayaient de tuer le temps, mais aussi la faim en regardant de la pacotille étincelante. La ville étalait son désarroi en s'agitant dans un précaire qu'elle présentait tragique.

A la seule pensée de retrouver les petites, Mey et Nada, la mère fut transportée de joie. Elle héla un taxi et alla chercher ses filles à l'école. De bons moments de complicité, de taquinerie et de rires en perspective. Dans la nuit, alors que la ville commençait à s'enfoncer dans son sommeil douteux, Rafika prit son calepin pour écrire à sa fille.

TUNIS-LES JARDINS DU NORD,

PRINTEMPS 2013

Mey, Ma Grande

De ma vie, je n'ai connu un printemps aussi sinistre. Les faussaires ont un peu déteint sur leur proximité immédiate, parfois même beaucoup. Il ne se passe pas de jour, ma fille, sans que tombe un pan du masque hideux des conjurés. Cela veut dire ceci : les combattants de la liberté, femmes et hommes n'ont pas déserté. Ils gagnent du terrain tandis que croque-morts et fossoyeurs en tous genres en perdent. Le Printemps des Arabes a failli poindre à l'horizon, mais les récitateurs ont raflé la mise et sali l'espoir. Il faut bien le dire : nous sommes pour quelque chose dans notre déconfiture. Il nous faut maintenant en tirer la bonne leçon. Les vrais printemps, ma fille, ne font-ils pas fleurir les cimetières ?

La lutte est la plus belle et la plus efficace des thérapies contre la souffrance et le désespoir. Cela, je l'ai vite compris car il y allait de votre salut et du mien. L'anti-dot du renoncement et de l'effondrement, c'est elle. Cette lutte-là et toutes les autres, y compris celle de t'écrire, qui démasquent les assassins, les commanditaires en premier. Lorsque

tu auras grandi, Mey, et que tu auras su comment ton père a vécu, tu comprendras alors que marchander nos idéaux nous est étranger, qu'un mensonge est un mensonge et que les demi-vérités sont aussi des mensonges. C'est donc à cause et pour cela que nous bravons les escadrons de la mort, les milices fascistes, les imams de la discorde et de la guerre civile, les inquisiteurs des officines obscures, les comparses de la honte, enfin- sauf oubli- les politicards des revirements ultimes. Les obsèques de Chawki qui furent grandioses par la multitude grondante ont prouvé au monde que notre martyr ne nous appartenait pas en propre. Chawki est le martyr de la liberté et du peuple, le martyr en qui se reconnaissent exploités et opprimés, les femmes de la mise sous tutelle, abandonnées, oubliées, les hommes du labeur et des jeunes en liberté surveillée.

Mey Ma Grande

Il y a une semaine, nous commémorions le quarantième jour de l'assassinat de ton père, mon fer de lance et ma fierté. Amis et partisans, artistes, poètes, écrivains, instituteurs, professeurs, ouvrières et ouvriers, avocats et médecins, religieux, croyants de la main tendue et de la tolérance, démocrates et révolutionnaires de tous horizons, toute une multitude déferla comme un raz de marée sur le cimetière. Le carré des martyrs émergeait de la déferlante humaine. Retranché dans le silence de sa solitude d'outre-tombe, scrutateur et protecteur à la fois, Chawki planait sur chacune de nos têtes.

Ma petite fille, Mey Ma Grande,

Ce matin-là, au sortir d'un hiver lent, froid et paresseux, alors que j'étais au chevet de mon compagnon, je l'ai enten-

du me parler de sa voix suave. Il me disait qu'il m'aimait toujours de la même passion, sans retenue, sans concession, comme à vingt ans. Il me rappelait de vous raconter tout l'amour qu'il avait pour vous toutes les deux. Les mots d'un très jeune poète qui criait sa rage et sa douleur, m'arrachèrent à la douceur de mon ailleurs : « Les assassins se mettent en meute pour tuer un homme, un seul, qui même dans son linceul les écrase de toute sa hauteur, de son mépris. »

Un camarade, jeune lui aussi, donna libre cours à toute la vigueur de son engagement et à sa passion de la vérité : « Une tyrannie barbare d'un nouveau genre veut faire main basse sur le pays. L'infâme a déjà donné ses macabres preuves en versant, ici et ailleurs, le sang des patriotes, des hommes libres, des révolutionnaires. Notre camarade Chawki n'est plus, la main de la haine et de la mort l'a ravi. Mais ce qu'ignore la bêtise bestiale des assassins, c'est que nous sommes tous des Chawki. Aussi arrêterons-nous la main du crime, amis et camarades ! L'absence, la mort est une épreuve. Nous l'assumerons avec courage et dignité. Les tyrans ne nous verront pas à genoux ! »

Mey ma fille, j'ai vu ce matin-là de vieilles femmes marcher entre les tombes sans jamais les piétiner. Le corps brisé par le poids des ans, au bras de leurs filles, elles lançaient des youyous d'où perçaient la fierté et l'ironie. J'étais bouleversée, ravagée même par mon chagrin qui montait à l'assaut. Pourtant, ces femmes gardaient au fond des yeux de la souffrance, de la tristesse et beaucoup de colère. J'ai pu lire tout cela dans l'éclat de leur regard. Ces vieilles si anonymes et si humaines me donnaient l'impression d'étouffer leurs sanglots dans leurs gorges, comme si elles ne voulaient

pleurer Chawki que dans leurs tombes. A tous ceux qui ont aimé, estimé ou respecté Chawki, ces grandes dames de la dignité ont donné au monde une leçon d'espoir. J'ai été les embrasser toutes.

Mey Ma Grande,

*Ton père est dans les bras de l'éternité, couvert d'honneur et de gloire. Commanditaires et hommes de main, eux, iront dans la fosse, flétris et honnis par le peuple. Mais cela ne nous satisfait pas : nous luttons pour qu'ils payent de leur vivant **l'infamie** dont ils ont été coupables.*

Certains camarades, saisis par l'éruption d'une douleur atroce, devinrent subitement aphones. L'émotion était intense, nous commençons à quitter à petits pas le carré des martyrs. Des sentiers sinueux se faufilant entre les tombes, des bidonvilles rasés le jour, reconstruits la nuit, du cimetière, des quartiers populaires sud, de partout où l'on vit au jour le jour caché dans sa misère, déferlaient les vagues citoyennes du ras-le bol et du refus. La ville ne fut plus alors qu'un fleuve tumultueux où venaient se jeter les affluents de la colère et de la dignité blessée.

La Porte de la Mer, de l'Avenue, sa perspective et ses arbres où les oiseaux avaient cessé de chanter accueillaient les multitudes de la liberté et du serment. A la lisière d'un printemps qui ne venait pas, les derniers jours de l'hiver traînaient le pas, accentuant mon esseulement affectif. Tard dans l'après-midi, je me mis à chercher Badra parmi les derniers carrés des manifestants. J'avais besoin d'une amie, d'une complicité car la grande absence et son effroyable désert me prenait à la gorge. Chawki me tenait compagnie et me parlait à voix basse de temps en temps. Il me disait

que j'étais parmi les miens, que ni le meurtre ni la trahison ni l'infamie n'y pourraient rien. Je continuais à chercher des yeux Badra. Alors que les premiers visages hideux des miliciens commençaient à se profiler derrière les arbres, je l'entendis m'appeler de loin. Apaisée, je l'invitai à dîner à la maison.

Mey, je ne sais pas si tu te le rappelles, vous aviez beaucoup aimé les nouilles à la tomate fraîche de Badra. Après le dîner, je terminai ce jour de recueillement et de chagrin cadenassé en jouant toutes les trois à la « bataille à coups de coussins ». C'était votre jeu favori avec votre père.

Le journal télévisé de la nuit : reprise planifiée des mensonges et de la tromperie du jour. L'impunité encourage les faussaires à sévir encore. Ils croient dur comme fer à leur bonne étoile et à la « prédestination divine qui les a propulsés sur une scène rongée par les mites. L'incurie des imposteurs est manifestement chose incurable. Mais le reconnaître serait, pour les maîtres et les ramasseurs de miettes, signer son arrêt de mort de sa propre main. Alors, il leur faut mentir, encore mentir et toujours mentir.

La même comédie d'un sinistre révoltant continue à se jouer sous mes yeux. Seule, notre ténacité dans la lutte les acculera à rendre gorge.

A bientôt Ma Grande

Ta mère qui t'aime.

Il régnait dans la grande salle municipale une atmosphère bon enfant. Humour et bonne humeur reprenaient leurs droits surtout après l'expulsion, sous bonne garde, d'un trio d'indicateurs usés par les années de délation mais soudain convertis aux vertus du chapelet. Rafika avait repéré la première deux d'entre eux, les plus vieux, les plus venimeux. Le troisième, un novice, l'avait été par un jeune blessé en fauteuil roulant. Ils furent tous les trois dirigés par le service d'ordre qui formait, autour de leurs personnes un mur protecteur. Le plus âgé des indics, terrifié par la tannée qu'il croyait immanquablement déguster d'un instant à l'autre, était jaune comme un cadavre. Il lâcha à tout hasard quelques onomatopées, quelques bribes de phrases dont on comprit seulement ceci :

- Nous sommes tous des frères en Dieu. Heureux celui qui aime faire le bien, rien que le bien !

- A d'autres, crapule ! Indics et informateurs de tous poils ne sont pas mes frères. Leur parenté avec nous par Dieu interposé ne change rien à leur métier de pourvoyeurs aux salles de torture, leur lança Rafika au passage.

- Vous devriez me laisser au moins celui-là ! Le type aux lunettes noires, je lui ferai bien sa fête ! Du travail bien propre et vite fait ! supplie un vieux en bleu de chauffe.

S'attendant au pire, les trois sous-flics sans statut et sans fiche de paie changèrent de couleur. Mais Rafika et ses camarades agissent sur les causes et non les effets.

Chawki le disait sans équivoque : la révolution neutralise et renverse les systèmes, mais épargne les individus, même les plus vils d'entre eux..

En face des chaises disposées en arc, le président de séance s'égosillait à calmer la salle.

- Ecoutez, écoutez-moi amis et camarades ! Avant de commencer notre débat sur la jeunesse et ses perspectives de lutte, je vous propose de discuter de ce qu'est une police républicaine. A près l'expulsion de ces trois saletés, c'est bien à propos, non ? La liste est ouverte. Cinq minutes pour chaque intervenant. A vous !

- Khalil, secteur pétrochimie. Chômeur. Pour moi, la police reste la police, qu'elle soit républicaine ou pas. La police, c'est des bandes armées, violentes, sans foi ni loi et qui font même peur aux juges. Pour moi, ces gens-là doivent être désarmés et envoyés dans les chantiers d'intérêt public, comme la lutte contre l'avancée du désert. Pourquoi les nourrir alors qu'ils nous empêchent de vivre ? Voilà tout.

- Khalil Belbahi, électricien. Effectivement, la police est un grave problème pour nous tous. Mais la dissoudre et l'envoyer dans le désert, même pour servir l'intérêt général, n'est pas la bonne solution. Moi, je dis qu'il faut élire la police. Du sergent de ville aux fins limiers, du dirigeant au subalterne, tous doivent être élus pour des mandats courts. On aura ainsi barré la route à l'abus de pouvoir et à la corruption, à l'arbitraire et à la violence bestiale qui caractérise certains policiers. Tous les citoyens en bonne santé physique et mentale, sans antécédents judiciaires sont éligibles. A la fin de leur mandat,

ils reviennent à leur travail de départ : maître de conférences ou forgeron, éleveur de moutons ou conducteur de train. En gros, l'idée, c'est ça. Il faut la figner, bien sûr.

Dans la salle, la chose séduisait beaucoup de monde, même si personne n'en avait le moindre détail.

- Bonjour tout le monde. Pour celles et ceux qui ne me connaissent pas, Rafika Charaf, du barreau de Tunis. A mon ami, le deuxième intervenant, je dis rapidement ceci : élire les policiers de la cité, c'est la démocratie arrivée à son stade suprême. Dans notre pays aujourd'hui, nous en sommes à ses premiers balbutiements. Et pour être tout à fait réaliste, je dis sans équivoque que c'est là de la pure utopie. Une belle utopie qui séduit, pas plus ! Quant au premier intervenant qui soutient l'idée d'une société sans police, je trouve que ce serait là le désordre, le chaos assuré. Ce n'est pas parce que l'air est vicié que nous devons nous arrêter de respirer. Le seul impératif est alors d'aérer la pièce. Le rôle évident et nécessaire de la police dans le système démocratique est de protéger la société dans les limites des lois qu'elle s'est librement données. Son rôle est donc par définition préventif, dissuasif et, quand il le faut répressif. Mais répressif sous l'autorité et le contrôle de la loi. Les petits indics, ou les hauts gradés de la police qui dans les dictatures plongent dans la terreur des villes entières, cet ordre-là, les femmes et les hommes libres n'en veulent plus ! Ecoutez mon ami, la question de la police, de sa nature, de son rôle se pose parallèlement à celle du régime en place. Sous la dictature, elle sert par le feu et le sang les intérêts

d'un parti, d'un chef, d'un général, d'une caste. Sa prépondérance est telle qu'elle finit par s'emparer de l'Etat. L'Etat policier s'installe alors en étendant tous les jours un peu de ses tentacules. Des délateurs patentés de père en fils se métamorphosent soudain en redoutables notables. En république démocratique, la police, comme toutes les institutions du régime, est régie dans le respect des lois fondamentales, de la constitution. Mais ce n'est pas le régime républicain qui fait de la police une institution républicaine. Sous la république bananière, la police n'est pas un modèle de droit ou de justice. Cela dit, mes amis, il faut bien reconnaître que dans ses rangs, il existe des hommes respectueux du droit des gens, de la dignité et de la vie humaine. Dans l'état de droit que nous voulons instaurer, la police porte le sceau de la légalité et de la légitimité et de ce fait, les citoyennes et les citoyens lui doivent respect et estime. Une police réellement républicaine est celle qui protège la liberté et n'en transgresse jamais les exigences.

Le président de séance regarda sa montre.

- J'ajouterai pour terminer cette amorce de débat sur la police républicaine que nous saluons les syndicats des forces de l'ordre. Leur juste refus de servir les maîtres de l'heure est simplement magnifique. Les tyrans apprennent ainsi que les hommes libres ne leur sont pas donnés en pâture. Maintenant, on y va sur le sujet de la jeunesse et ses perspectives de lutte.

- A vous, allez-y, madame.

- Badra Barguellil, secteur hospitalier. Je me suis longtemps posé ces questions : parmi celles et ceux des villes

et des campagnes qui ont donné leur vie ou mutilé leur corps, combien y-a-t-il de jeunes ? Les revendications majeures pour lesquelles ces jeunes insurgés sont restés étendus sur le pavé ont –elles été réalisées par les prétendus héritiers ? Pour la première question, je dis que le sacrifice suprême et le handicap à vie sont, dans l'écrasante majorité, le fait des jeunes. Quant à l'espoir des déshérités, des confins du désert aux portes de la mer, politicards et usurpateurs de tous poils en ont fait de la fausse monnaie. Ni travail, ni liberté, ni dignité. Rien que du chômage, de la contrebande, de la terreur. Conjurés et comploteurs mènent au grand jour le pays à sa ruine. Et le tout sur fond de crimes politiques. Une dernière question : quel qualificatif donner à un ordre qui condamne huit cents mille jeunes au désarroi et à l'errance ? Serait-ce là l'ordre du ciel ou de l'abomination des faux- monnayeurs ? A mon avis, le problème de la jeunesse ne se pose qu'en termes politiques. Il est indissociable du problème de la justice sociale. Les jeunes n'émergent à la lumière du jour que s'ils se prennent politiquement en charge. La censure et la mise en tutelle des jeunes ne sont plus de ce monde. En plus, les reliques et les ruines des charlatans les font fuir !

Le président de séance n'en finissait pas, à chaque nouvelle intervention, de rappeler qu'il n'en était pas un et qu'il ne faisait que faciliter la communication entre les participants. Sa gêne et sa modestie amusaient gentiment la salle. Le jeune homme laissait cependant sentir la fermeté. Il donna la parole à un homme respirant l'aisance et surtout la bonne chère : musc, ambre, « parfums du Paradis », cuisses de pintade, joues un peu trop

pleines. Le bipède promena un regard longuement vengeur sur un groupe de femmes dont il jugea les tenues impudiques. L'une d'entre elles le gratifia d'un sourire qui le mit encore plus en boule.

- Au nom de Dieu, le Miséricordieux. Abdelmoumen Adel, conseiller municipal.

- Hé là ! Hé là, doucement la resquille. Vous êtes délégué provisoire, c'est-à-dire désigné par le gouvernement. Vous n'êtes pas un élu du peuple ! Je vous connais trop bien ! hurla du fond de la salle une jeune femme.

L'homme pâlit de colère. Il parvint à rétorquer d'une voix aigre, chevrotante. Il était tout décontenancé :

- Moi, moi, je ne vous... je ne vous connais pas ; mais je... je connais les femmes qui vous ressemblent. Des...

Des murmures quelque peu inquiétants commençaient à parcourir la salle. Un petit groupe d'adolescents s'agitaient, visiblement prêts à jeter dehors l'usurpateur. Le service d'ordre d'une fermeté et d'une efficacité exemplaires, en calma vite la fougue :

- On se calme, s'il vous plaît ! Monsieur, vous devez intervenir seulement sur le sujet inscrit à l'ordre du jour.

- Ce sera chose faite si Dieu le veut ! assura le conseiller municipal qui reprenait de toute évidence du poil de la bête.

Il ignora superbement l'injonction du président de séance.

- De nos jours, les femmes sont de plus en plus nombreuses à élever la voix, à ne plus obéir, à ne plus se soumettre à leurs protecteurs les hommes : l'ingratitude

et la rébellion de ces femmes, nous saurons comment la combattre, nous les dispensateurs du bien dédié à nos mères, à nos épouses, à nos sœurs. Les femmes qui vont tête nue dans la rue en jetant sur les hommes leur regard lubrique de mécréantes, Dieu et ses soldats sur terre...

- Mais c'est un vrai sorcier, en chair et en os ! Qu'on le mette gentiment à la porte, lui et sa sorcellerie !

- L'ordre du jour, qu'est-ce que tu en fais ?

- La femme, c'est ton fonds de commerce, hein ? Pauvre misogyne !

Femmes et hommes criaient leur dégoût du personnage. Un horrible minable pétri dans l'arrogance des contrebandiers de la Parole sacrée. Le président lui coupa le micro.

- A vous, allez-y monsieur. Mais dans le vif du sujet !

On entendit le fracas d'une porte. Quatre immenses gaillards surgirent dans la salle, matraques et manches de pioche à la main. A l'instant même où les miliciens se ruaient sur la dernière rangée de l'assistance, le faux conseiller municipal exhiba une espèce de gros gourdin télescopique. Son élan meurtrier fut coupé par un terrible coup de tête que lui asséna son jeune voisin. La tactique de la cinquième colonne ne lui fut d'aucun secours. Assommé, il dormit longtemps sous les tables. A l'arrivée, l'effet de surprise faillit servir les assaillants, mais la rapidité du service d'ordre, la bonne maîtrise des techniques de combat et l'implication physique des jeunes participants réglèrent vite le problème. On désarma les miliciens, que leurs sinistres employeurs appelaient sans pudeur « gardiens de la révolution » et on les

jeta dehors. Une vieille femme encore bien alerte rappela en étouffant de rire qu'on devait réveiller le dormeur. Elle ajouta en riant de plus belle :

- On n'a pas de dortoir ici. Ni d'arène pour rixes et coups de gourdin ! Nous sommes ici dans un sanctuaire de démocrates et de liberté !

Le débat allait reprendre. Au-delà de la cuisante défaite infligée aux agresseurs, tout le monde voulait montrer aux commanditaires des expéditions punitives que la violence fasciste n'aurait pas raison de la liberté. Rafika demanda la parole :

- Ce que nous faisons là est excellent pour la démocratie. Nous venons de le voir : même à petite échelle, baisser les bras, c'est laisser le champ libre à la dictature. Partout et toujours, nous devons lui barrer la route. Mais nous, nous luttons contre la dictature par des moyens démocratiques : de ce bras de fer entre le néant de la mort et tout simplement notre droit à la vie dépendra notre avenir. Pour finir, je dis que le service d'ordre, malgré sa réelle efficacité, doit combler une lacune de taille : comment prévenir à temps des attaques surprise. Nous devons absolument maîtriser les règles de l'auto-défense et faire preuve d'imagination, de créativité.

- Oui, oui, c'est à vous. Présentez-vous, insista le président de séance.

- Yasser, étudiant. Comme on vient de le dire, la question de la jeunesse est une question politique. Aux problèmes politiques, il faut des réponses politiques. La jeunesse de ce pays se débat dans le marasme, les privations, les frustrations, le chômage. Pour elle, c'est là

un drame de tous les jours qu'aggravent la délinquance, l'alcoolisme et la drogue. La pauvreté et l'échec scolaire la frappent de plein fouet. La jeunesse ne forme cependant pas une classe sociale car il y a la minorité des nantis, la jeunesse dorée des quartiers huppés... et celle des masures et de la chair à requins. Lorsque les opprimés et les exploités de tous bords, lorsque les femmes auront jeté dans les oubliettes leurs maîtres phalocrates, alors, le problème de la jeunesse cessera d'exister. On ne se libère qu'en libérant la société tout entière.

Dans la rue sans plus de passants, de rares réverbères commençaient à s'allumer chassant les dernières clartés de ce faux printemps honni du ciel. Badra et Rafika s'engagèrent à pas rapides dans la ruelle qui débouchait sur l'Avenue où elles s'installèrent à la terrasse d'un café.

- C'était pas mal du tout, le débat, hein ?

- Et comment ! ça m'a embaumé le cœur, le niveau des discussions. L'intérêt des gens pour les problèmes de fond qui se posent est admirable. Quant à l'incursion armée des petits nervis, je suis contente qu'elle leur ait coûté la peau des fesses. T'as vu un peu la tête du « conseiller municipal » évanoui, ronflant sous la table ? Comme elle est belle, la justice instantanée ! Oser exhiber une matraque en plein débat démocratique, ça coûte cher ! Quand on s'autoproclame défenseur des choses du Ciel par l'invective et la barbarie, comment ne pas récolter le sort de notre « conseiller » ?

- Cette mascarade finira bien un jour ; mais nous devons en hâter la fin. Nous n'avons pas chassé la dictature pour qu'une autre vienne nous opprimer au nom d'une

idéologie que nous n'avons pas choisie. Nous ne laisserons pas se substituer à la volonté populaire la folie d'un dogme ou d'une secte. Quant aux menées punitives, elles visent le plus naïvement du monde à nous terroriser, à nous acculer à la désertion. Sans programme politique mobilisateur, donc sans prise sur la réalité sociale, ils manient l'argent et la terreur à coups de versets tronqués. Si vouloir la liberté et lutter pour elle, c'est être coupables, alors, oui nous sommes coupables et nous nous revendiquons de cette culpabilité.

- Rafika, surtout ne te retourne pas ! Les deux types assis à l'autre bout de la terrasse, je crois les avoir aperçus tout à l'heure à la sortie de la salle. C'est de la filature, il n'y a pas de doute.

- T'inquiète, la vieille ! Ce sont mes anges-gardiens, deux camarades qui ne me quittent pas d'une semelle.

- Ah bon ! Tu me tranquillises ; mais arrête de m'appeler « ta vieille » ! Je ne suis quand même pas à deux doigts de la tombe !

- D'accord, tout à fait d'accord, ma vieille Badra. Seulement peux-tu nier qu'il te reste juste neuf mois avant la retraite ? Maintenant, si ça t'intéresse d'exercer encore, écris au ministre.

- Ne me parle surtout pas de celui-là ! Les visites-surprises aux pauvres malades à trois heures du matin, il faut le faire !

- La rumeur dit qu'ils avaient changé d'hôpital sans que le ministre ne le sache. Le ministre- élu par la Constituante- comme il affectionne de le préciser à tout bout

de champ, a donc rendu visite à des fantômes à trois heures du matin.

Les deux vieilles amies, silencieuses, regardaient tourbillonner au pied des arbres des bouts de papier froissés. Encore une soirée de ce printemps sans fleurs où le vent de la nuit commence à jeter dans le caniveau la sorcellerie et les sorciers.

La lassitude, l'abattement, le désespoir sont chose étrangère à Rafika Charaf. Bien qu'une muraille de silence, d'intrigues et de tromperies ait été dressée devant elle, la compagne, la mère, la militante tenait bon. Dans les villes, dans les campagnes, à l'étranger, dans les meetings, conférences de presse ou dans les débats télévisés, Rafika se dressait de toute la hauteur de sa fougue pour la vérité et la justice. La solidarité agissante des démocrates et des révolutionnaires de par le monde lui était acquise. C'est à sa personne en tant que symbole de la liberté blessée que femmes et hommes d'honneur et de loyauté ont exprimé leur soutien au condor des quartiers populaires, au tribun des plaines du nord qui devait se marrer sûrement un peu : son assassinat a en effet desservi les tyrans venus d'ailleurs et qu'on n'a jamais autant maudits.

De partout, en ce cinquième mois, après le meurtre de Chawki Charaf, des usines, des champs, des mines à ciel ouvert et des cafés pour chômeurs sans plus d'ardoise, des palmeraies moribondes ou des mosquées de la tolérance, de partout s'élevait le cri du refus. Les rats liberticides se terrent, mais leur silence ressemble étrangement à un aveu. Les mains sales propagent et entretiennent, par personnes interposées, l'opaque et le paradoxal. Sécurité de commanditaires oblige !

Rafika, ses camarades et amis avançaient lentement dans les dédales d'un labyrinthe obscur. Seule la traque des conjurés pouvait leur ouvrir la porte de l'espoir. C'était cela leur Fil d'Ariane qui n'était pas seulement une légende.

Les grosses chaleurs de l'été s'étaient vite installées, et avec elles, apparurent des bandes de délinquants de tous calibres : repris de justice, trafiquants d'alcool, voleurs à l'étalage ou à la tire. Ces hordes volantes, converties ex nihilo à un islam pur et dur, sévissaient sur les plages, chaînes et matraques à la main. Leur cible de choix, la femme à laquelle les voyous déchaînés interdisaient la baignade de jour. Le libre accès à la mer n'était plus autorisé aux femmes. La joie et le plaisir si naturel d'offrir son corps aux caresses du soleil sont décrétés sacrilèges par les malfrats. « Femmes musulmanes, ne vous baignez que de nuit, le corps protégé des regards malsains et en présence de vos tuteurs. » « Les Docteurs de la foi » avaient ainsi montré le chemin du salut à leurs « sœurs encore habitées par le diable. » La riposte à l'outrage ne tarda pas, et elle fut fulgurante ! De jeunes gens organisés en brigades de quartiers et fortement soutenus par la population locale, allèrent occuper discrètement les plages. Les baigneuses étaient beaucoup plus nombreuses que d'habitude. Simple histoire d'appâter les « gardiens de la foi » ! Leur émotion en fut bien grande en effet. Ils déferlaient alors sur la plage comme des forcenés. L'accueil qu'on leur fit était tout simplement splendide. Des filles et des garçons, rompus aux arts martiaux formaient la première ligne de défense. Du côté des paisibles citoyens, personne n'hésitait à in-

fliger aux bandes fascistes la correction de leur vie, ce qui fut fait dans l'allégresse générale. Le Tout Puissant qu'ils invoquaient pour parrainer leur barbarie, les avait livrés à la poigne de la justice populaire. Un peu partout, particulièrement dans les villes côtières, la population a pris en main son auto-défense. De tannée en tannée, les « anges barbus » pompeusement appelés « Brigades Islamiques du Salut » finirent par s'évaporer. Le salut des hommes de main, des contrebandiers, le salut à coups de gourdin, personne n'en voulait. Ni les baigneuses de jour ni les baigneuses de nuit !

Dans le nord et le centre-ouest, dans ces montagnes de la splendeur et de la honte où les pouvoirs successifs ont délesté le citoyen pour faire de lui une ombre errante, dans ces terres tourmentées où la majesté de l'Atlas vient doucement mourir, les fanatiques de la terreur armée allaient bien. Ils mangeaient convenablement en s'offrant sans modération les plaisirs de la chair. Leur démente donne le vertige. Forts de l'appui de leurs maîtres à penser, les charlatans du Golfe, ils décrétaient du fond de leurs cavernes que, pour gagner le ciel, la bonne musulmane doit faire don de son corps aux « combattants de la foi. » Une « fetwa » de maîtres-proxénètes voraces et imaginatifs !

Dans certaines villes, les « soldats de Dieu » rendaient l'air irrespirable, asphyxiant les militants irréductibles du droit à la différence, à la liberté de disposer de son être, d'avoir la foi ou de ne pas l'avoir, de la liberté d'envoyer sur les roses censeurs, directeurs de conscience ou faux dévots. Cette faune-là, comblée par la prodigalité

des princes de l'argent, voulait faire main basse sur l'avenir de l'homme. Ces milices fascistes ont pour elle la sympathie agissante et le soutien inconditionnel d'anciens démocrates qui, pour garder le pouvoir, se prostituent chaque jour un peu plus. Vendre son âme au plus offrant n'est pas, pour ces politicards véreux, une abominable flétrissure mais un fonds de commerce rentable. Ce faisant, les rapaces insatiables font le vide autour d'eux. Ces pantins, que personne n'a vus à l'œuvre sur le terrain des luttes démocratiques sous les anciennes dictatures, prétendent défendre la révolution contre ses liquidateurs. Mais pourquoi donc cette corvée quand on sait que la révolution n'a été en aucune façon la leur ? La contre-révolution incarnée par les ligues fascistes est tout simplement l'antithèse de l'espoir des pauvres. Les milices d'un ciel contrefait et si dénaturé avaient toutes les peines du monde, cet été-là, à confisquer les aspirations pour lesquelles les enfants de la faim avaient donné leur vie.

C'est par le travail seul que s'accomplissent la liberté et la dignité. Les insurgés du bassin minier et d'ailleurs n'ont pas offert leur vie ou mutilé leur corps pour que sévissent dans les maisons de Dieu les imams des guerres civiles, de l'intolérance, de l'inquisition, du meurtre et de l'impunité. Jamais comme cet été-là, les fidèles n'ont préféré vivre leur piété dans la sérénité et la paix de leurs cœurs. Ils ont alors déserté les mosquées, havres de paix et de fraternité mais désormais souillées par les barbares.

La blessure se rouvrit brutalement avec l'arrivée au pouvoir des gens de l'incurie et de l'arrogance. Elle de-

venait, au fil des jours, plus purulente, puis gangrénée. L'économie était à genoux : les trois millions de pauvres ne sont même plus de la « poussière d'individus ». Toute chose va mal dans le pays de la bonne gouvernance.

D'immenses artistes, vieux et malades, agonisent et meurent sur le trottoir. Loyers impayés, médicaments hors de portée, la rue reçoit leur dernier souffle. La tragédie du créateur, des travailleurs de la culture, c'est que les boutiquiers de la « bonne gouvernance », du haut de leur ignorance crasse, se sont unis à se mêler de ce qui ne les regarde pas. « Toute chose qui ternit et salit le sacré n'est pas de l'art mais « l'œuvre de Satan ! ». La sentence est tombée, lourde, sans appel. Et que fait le ministre concerné face à l'abomination des inquisiteurs ? Rien ! Silence radio ! Il est vrai que la peur est source de salut. Par contre, lorsqu'un cinéaste lança sur la tronche de la « bonne gouvernance » un petit œuf tout frais, le « Prestige de l'Etat » s'en est trouvé tout ému, tout consterné. Le ministre de la transition qui dure et qui perdure fit condamner l'artiste à de la prison. Le courroux de Dieu serait-il plus clément que la colère d'un ministre provisoire ?

Le printemps, cette année, a passé son temps à faire le dilettante. Du très frisquet au franchement froid, ce temps de l'ouverture et de la mort devrait s'inventer un nom. Un tout autre nom, un nom qui aille avec les balles et les spasmes des hommes libres qu'on abat sur le trottoir.

Le printemps qui n'en est plus un depuis des années, surtout depuis le départ du Grand Absent, n'était qu'une

ligne de jonction, entre les rigueurs de l'hiver et la saison torride. Le printemps n'avait pas d'existence propre. Bousculé, malmené, trahi, il s'est éteint aux pieds de son assassin. Le printemps est mort depuis longtemps. L'imposture des imposteurs n'y peut rien !

Rafika sirotait son grand thé du matin, les yeux grand 'ouverts sur l'horizon bétonné de la ville. L'été, elle aimait beaucoup se lever tôt, pour écouter le silence des dormeurs et attendre le soleil avant qu'il ne mette le feu dans leur cœur. Elle se versa une seconde tasse. Le souvenir atroce d'une Gitane fit irruption dans son crâne pour narguer aussitôt ses narines. D'un revers de la main, elle chassa l'intrus.

Sa réflexion vagabonde sur le printemps des marchands d'indulgence et leur paradis payant, sa tentation de se laisser un peu bercer par les vents incandescents du chagrin l'accaparaient encore lorsqu'elle vit les premiers rayons du soleil balayer son balcon. Elle vida sa tasse d'un trait et courut réveiller ses petites. Programme de la matinée : visite du parc zoologique et déjeuner sur l'herbe.

Il y avait peu de monde dans les allées encore désertes du parc. Aussi étaient-elles impeccables de propreté. L'heure était matinale mais beaucoup d'animaux étaient déjà à leur poste de mendicité. C'était dimanche et la recette allait être bonne pour tous les pensionnaires et caissiers du parc. La dense végétation des lieux rafraîchissait l'atmosphère. Nada explosait de vitalité et de joie en courant dans tous les sens. La petite ne savait pas

par quel animal commencer : singes ou gazelles ? Zèbres ou grands carnassiers ? Autruches ou putois ?

- Viens Nada, viens ! On doit toujours commencer par le côté droit et avancer en suivant la flèche. C'est le sens de la visite. Comme ça, tu es sûre de n'oublier aucun de tes amis, expliqua la mère.

Nada qui avait le sens de la réplique et l'intelligence vive s'écria presque indignée :

- Mais maman, ce ne sont pas tous mes amis ! Tiens, tu crois que c'est un ami, celui-là ? Sa puanteur est épouvantable !

- Tu as raison, ma fille. D'ailleurs, c'est à cause de son odeur qui fait fuir l'ennemi qu'on l'a appelé le putois.

Les quatre autruches faisaient les cent pas en se dandinant. Sans cesser une seule seconde de s'épier du coin de l'œil, elles dévisageaient les visiteurs l'un après l'autre. Des miettes de biscuit ou de cacahuètes ne jonchaient jamais très longtemps le sol herbeux. Ces oiseaux aux pattes de dromadaire, des mendiante patentées affichaient, pendant de courtes accalmies, des airs de hauteur majestueux vite démentis par l'horreur de leur crâne chauve.

- Tu ne les aimes pas beaucoup, ces oiseaux, Mey ?

- Je ne les aime pas du tout. Ils sont laids, maman.

Rafika savait bien pourquoi elle avait pensé aux autres ramasseurs de miettes. L'allée serpentait en montant au milieu des aires de captivité. Au sommet d'un monticule, des cages aux fauves trônaient, tristes et silencieuses. Des moucheron repus s'y activaient à ne rien

faire d'utile, sinon à assommer d'ennui et de dégoût le visiteur fragile. Une atmosphère de vide et d'abandon anéantissait les lieux. Bravant la misère de ses jours, un vieux lion, seul et unique carnassier de la rangée, poussa un rugissement qui fit trembloter sa crinière. Son énorme carcasse lui pesait et il s'affaissa lourdement sur le sol cimenté. L'ennui mortel de l'enfermement et la douleur lancinante de sa savane perdue se lisaient dans ses yeux clairs. Il regardait déambuler les visiteurs avec beaucoup de hauteur et de mépris.

Ce descendant du lion de l'Atlas avait une âme. Mey était en extase devant l'animal. Toute silencieuse et collée au corps de sa mère, la petite exprimait par les yeux et le visage sa sympathie et sa compassion pour le captif. Le fauve se sentant devenir depuis un moment l'objet de tant d'estime, regarda Mey avec les yeux de la gentillesse et de l'affection. L'enfant, qui sentait bien le courant passer entre lui et le grand carnassier, s'écria alors :

- Maman, maman, le lion m'aime ! Le lion m'aime ! Il m'aime beaucoup.

Un horrible barbu qui vraisemblablement n'avait jamais lu le Coran, se dépêcha de quitter les lieux en maugréant. Rafika l'entendit distinctement débiter ces mots d'un autre âge, d'un autre monde : « les enfants et les femmes se liguent contre nous ! Attention, mes frères en Dieu ! Attention ; l'Apocalypse est à nos portes ! »

- Allez, mes filles, on se rafraîchit un peu le palais dans cette buvette.

- Une grande citronnade pour moi !

- Pour moi aussi !

- Du thé noir sans sucre, s'il vous plaît. Quant à vous, toutes les deux, vous avez manqué de politesse à l'égard de la serveuse. Cela, vous le saviez et pour une fois, vous n'avez pas respecté cette règle élémentaire : on est plus attentives à ce que l'on fait, d'accord ?

- D'accord, maman ! On doit parler poliment aux autres.

- Toujours, renchérit Nada.

- Comment tu l'as trouvé, ce lion, Nada ?

- Il est fâché un peu, maman, non ?

- Pas tout à fait, ma petite. Il est plutôt triste. Je vais vous raconter son histoire. C'était notre maître d'école qui nous lisait une fois par semaine des articles de journaux sur le passé de ce fauve et de ses propres ancêtres. Sur les hauteurs bleues du Grand Atlas, regardant l'Atlantique lointain, vivaient à l'écart des paysans, des lionnes et des lions. Des chasseurs de fauves, féroces et surarmés, faisaient régulièrement des incursions dans le territoire de la paisible communauté carnassière. Ces hommes, poussés par l'amour de l'argent, car un lion coûte cher, semaient la terreur et le malheur parmi cette faune. Dans ma toute première jeunesse, juste au sortir de la grande enfance, la détresse et la mort lente de la puissance mise en cage m'ont révoltée. J'étais triste comme tu l'es toi-même aujourd'hui, Mey. J'ai appris alors des choses étonnantes sur ces seigneurs de la montagne. Des vieux du voisinage, qui le tenaient d'autres vieux, m'ont raconté que la municipalité de la ville se pourvoyait en fauves auprès des chasseurs de l'Atlas. C'était là une tradition d'une sauvagerie sans nom. En

contrepartie, les braconniers et chasseurs donnaient aux acheteurs un bon pot de vin, un bon pourboire en récompense de leur fidélité. Les choses allaient donc ainsi, rentables et confortables pour tout le monde. Les joues des gens de la municipalité prenaient toutes les rondeurs de la corruption et de la vilénie repue.

- Qu'est ce que ça veut dire corruption, vilénie repue, maman ?

- Cela veut dire, Ma Grande, que ces gens-là sont des voleurs. Ils mettent dans leurs poches l'argent des autres. Ils sont donc à la fois des vilains et des voleurs. Il n'y a pas bien longtemps, vivaient dans ces cages en fer des lionnes, des lions et leurs lionceaux. Au début d'un automne pluvieux, une énorme femelle d'une vigueur exceptionnelle, chef incontesté de toute la communauté des carnassiers, ordonna à toutes les lionnes de ne pas mettre bas, cette année-là. « Des choses grandioses nous attendent. Patience et discipline. Vos progénitures attendront la belle saison pour voir le jour », leur avait-elle expliqué dans le jargon des animaux supérieurs. Lorsque le printemps a commencé à s'installer et les brumes de la nuit à se dissiper, le chef des insurgés donna l'ordre d'attaquer seigneurs et gardiens lors du repas du soir. La lionne de l'Atlas interdit à ses troupes de blesser ou de tuer quiconque. « Ni la souffrance d'avoir perdu les versants bleus de nos montagnes bien aimées, ni les misères abominables de la captivité, rien ne justifiait le carnage », leur dit-elle en dernière consigne. Le grand jour, ou plutôt le grand soir arriva enfin. Dans la matinée, le

chef des insurgés fit un rappel des consignes, une espèce de répétition générale du rôle de chacune et de chacun.

Le soigneur, une force de la nature bien campée sur ses jambes, ouvrit la grille fermée à double tour. Juste à l'instant où il présenta le quartier de viande, le pensionnaire bondit du fond de sa cage et atterrit de tout son poids sur la porte. Un formidable rugissement pétrifia l'homme qui recula dans le couloir. Le deuxième fauve, d'un seul petit bond fut dehors. Là, il s'assit gentiment pour tenir en respect deux gardiens de passage. L'homme, qui avait été dompteur dans sa jeunesse, comprit qu'il devait garder son sang-froid. Cerné de très près par les fauves, il ouvrit la deuxième cage. Deux femelles d'une incroyable beauté s'en échappèrent à la vitesse de l'éclair pour aller grossir le groupe des premiers évadés. Dix minutes plus tard, il ne restait plus un seul animal dans les prisons de l'esclavage et de la honte. Une immense colonne d'une vingtaine de carnassiers se forma alors dans le corridor.

Efficace et sûre d'elle-même, la longue file s'ébranla vers les collines boisées où les trois hommes furent libérés. Le cerveau de l'expédition libératrice, la lionne de l'Atlas, ne voulait courir aucun risque ; c'est pour cela qu'elle avait emmené hors du parc le soigneur et les deux gardiens.

- Pourquoi ils ont emmené les hommes avec eux, man ? demanda Mey toute perplexe.

- S'ils restaient au zoo, ils donneraient l'alerte tout simplement. Et la lionne ne voulait pas du tout de ça car elle avait en tête un programme bien précis.

Le soir tombait lentement sur un petit bois surplombant la ville. On n'entendait rien, on ne voyait rien. Que l'impact feutré des pattes carnassières sur la poussière épaisse, que le regard étincelant, le regard de feu des lions heureux !

Trois ou quatre kilomètres plus loin, les geôliers sont libérés sans la moindre égratignure : loyauté et noblesse de fauve oblige ! Une halte d'une heure fut décidée. A huit heures du soir et alors que la plupart des foyers s'apprêtaient à dîner, la colonne fonça dans le noir du bois en direction des quartiers résidentiels où vivaient dans l'opulence et l'indifférence les commanditaires de leur malheur.

Peu de temps après, les fauves voulaient frapper à la tête, prendre du gros gibier. De cette façon seule, on paralysait le monstre. En moins d'une heure, tout était fini : menteurs et imposteurs, voleurs et tortionnaires, gros bonnets de la contrebande et tribuns de la terreur, juges corrompus et ex-bagnards travestis en muftis, tout ce beau monde du chaos et du malheur, de l'injustice et de la misère était conduit sous bonne escorte à la grande place de la ville.

Un grand commis de l'état, qui se disait blanc comme neige, crut bon de crier son innocence, son amour de Dieu et son dévouement à la communauté des musulmans. Deux jeunes lions vinrent lui cracher au visage leur mépris et leur haine. La lionne s'en amusa beaucoup. Elle riait dans sa barbe et poussait de petits grognements de plaisir. La tête du grand dirigeant bien aimé de son peuple pâlisait et jaunissait à vue d'œil. C'était l'heure

des comptes à tous les laissés-pour -compte. Bref, un petit moment plus tard, on vit la place se remplir de monde. Torches à la main et, visages tendus, la foule continuait d'affluer. D'immenses clameurs montaient de temps à autre de ces milliers de têtes auréolées de feu. Les fauves attentifs et tout souriants regardaient de loin la scène. On hissa quelqu'un sur les épaules : il avait quelque chose à dire : « Maintenant que la dictature des charlatans-sorcières est à terre, couverte de fange et de honte, le peuple doit lui garantir un procès équitable. Les tribunaux révolutionnaires décideront en toute équité du sort de nos bourreaux. Notre insurrection a accouché d'un monstre dont nous n'avons jamais voulu. Notre révolution enfantera cette fois la liberté et la justice sociale ». Les mort-nés, nous n'en voulons plus » ! Comme elle avait du chemin à faire, la colonne des lions quitta les lieux presque au pas de course, sous la conduite de la rigueur martiale de leur chef, la lionne de l'Atlas. Les fauves de la liberté reconquise marchèrent toute la nuit. Au lever du jour, ils arrivèrent dans leurs vertes montagnes. La liberté coulait à flots. Quant au lion que tu as vu tout à l'heure, triste et esseulé dans sa cage, sa bonne étoile n'était pas au rendez-vous. Il s'était cassé la patte pendant l'évasion. Il avait donc été repris et remis en esclavage.

- Alors maman, il va mourir derrière les barreaux ?

Mey était au bord des larmes même si elle s'en cachait.

- Non, pas du tout ! Je suis sûre que ses compagnons le libéreront un jour proche.

La petite fille sauta au cou de sa mère :

- Qu'est ce que je peux l'aimer, mon lion ! Et toi aussi maman !

- Je serai avec les compagnons du lion, ce jour-là, s'écria Nada en frappant du poing sur la table.

Le déjeuner sur l'herbe se passa formidablement bien. A l'ombre fraîche d'un arbre centenaire, la mère et ses filles vivaient l'intelligence de l'échange, la complicité et la tendresse. L'humour espiègle de Nada tuait tout le monde de rire.

- C'est vrai que je l'aime bien le petit hippopotame, mais il a exagéré quand même ! T'as vu, t'as senti toutes les petites bombes qu'il lâchait ! Sa mère était furieuse contre lui !

Sur le chemin du retour, presque à la hauteur de leur immeuble, elles virent Badra trotter sous la canicule. Elle suait abondamment mais gardait le sourire sous l'énorme poids de son sac en plastique. C'est qu'elle était stoïque, Badra l'anarchiste !

- Demain, c'est chôme et très misérablement payé. D'accord ? Alors je me suis dit que Rafika et ses deux petites perles m'accueilleraient pour la nuit avec mes nouilles et mes fruits.

- Tu es toujours la bienvenue, même sans tes nouilles !

- Je sais bien. Les filles, au menu ce soir : nouilles agrémentées de fritures d'aubergines. Au dessert, fruits variés. En solde, s'il vous plaît !

Mey et Nada faillirent hurler de joie. Elles se retinrent : elles avaient parfaitement compris tout le sens de l'air faussement détaché de leur mère. Rafika parla

longtemps pendant la veillée de la symbolique des lions libérateurs.

- Je sais qu'elles retiendront sûrement l'essentiel de la symbolique, quitte à ajouter ou retrancher tout ce que l'imaginaire de l'enfance voudra.

- Je suis certaine que Mey enfermera dans les cages désertées, chasseurs de fauves et commanditaires de tous poils !

TUNIS-LES JARDINS DU NORD

25 JUILLET 2013

Mey Ma Grande

Depuis presque soixante ans, le peuple fête la République en ce jour du 25 juillet. Mais la République, c'est quoi ? Quand le peuple décide seul de ce qu'il veut ou ne veut pas faire, cela s'appelle vivre en république. Quand tous les enfants sans exception vont à l'école, mangent à leur faim sans jamais souffrir de froid, sont en bonne santé et que leurs parents travaillent, quand les gens vivent dans la liberté et la dignité, cela s'appelle vivre en république.

Mais notre république à nous souffre d'une malformation dès sa naissance : l'absence de justice sociale et de liberté. Le roi et son despotisme ont été remerciés et la république des pauvres tenue en laisse par la dictature des riches voyait le jour. Aujourd'hui, Mey, nous devons rester vigilants parce que les ennemis de l'homme sont à pied d'œuvre pour assassiner la république. Ce que nous avons entre les mains, nous devons le parfaire et ne jamais nous en laisser déposer.

Mey Ma Grande, nous continuons de lutter, la foi et l'espoir au poing, pour qu'éclate la vérité sur l'assassinat de notre camarade Chawki. Nous y laisserons nos vies, s'il le faut pour que jamais la tyrannie sanguinaire des théocrates ne se banalise et reste impunie. Les tueurs rendront gorge, il faut que justice passe. Mais pour le moment, ils courent toujours protégés en cela par la conspiration du silence et la veulerie des renégats.

Mey Ma Grande, nous avons saisi les instances internationales de justice. Le sang de ton père, de mon compagnon, de notre camarade n'aura pas coulé en vain. L'universalité de notre cause et la douleur qui en silence lacère nos cœurs glaceront le sang dans leurs veines.

J'ai appris, Mey ma fille, à traiter mon chagrin en bon voisin, chacun respectant le territoire de l'autre. Je te mentirais si je te disais que tout va pour le mieux. Non, il y a des jours où le silence de ma solitude et les assauts dévastateurs de ma mémoire surgissent dans ma chambre, comme pour s'emparer de ma personne. Je sais que de toute la vie, la douleur de l'absence ne me quittera jamais. Tout ce qui doit être fait, je l'ai fait et le ferai encore : faire face aux exigences de la vie, comme servir mon engagement, travailler ou vous donner une bonne éducation.

Ecoute Mey, je reprendrai ma lettre plus tard. J'apprends à l'instant par les informations de midi, l'assassinat du dirigeant d'un parti d'opposition. Je t'en dirai davantage peut-être, ce soir.

Au moment même où les assassins de Chawki Charaf continuent à mordre à pleines dents dans la chair de la douleur de leurs victimes, au moment même où l'impunité semble les dispenser de la plus modeste repentance, un grand militant de l'espérance des va-nu-pieds est abattu aujourd'hui à l'heure du zénith. Le soleil de cet homme avait justement atteint sa pleine maturité. Ceux qui l'ont ravi aux siens, à son parti, aux pauvres des steppes ou des montagnes, aux ombres amies errant dans les forêts, ces monstres à la gâchette facile et à la vindicte sans pardon ont criblé de balles la liberté ? Quatorze balles ! Mais la liberté, comme à l'accoutumée, n'en mourut pas. Au contraire, au lieu de se taire, elle s'est mise à crier, à hurler sa rébellion à parler, à chanter, à rassembler les égarés, à mobiliser ses troupes.

Alors même que les mercenaires n'avaient pas fini de fuir, le peuple savait à qui profiter l'indicible, l'abominable. Mouhammed Baraminhoun rendit vite le dernier souffle dans les bras de sa fille. Par l'ignoble et le meurtre des hommes libres, fanatiques et inquisiteurs donnaient encore une fois un avertissement à la société tout entière.

Les conjurés de la démence et de la mort tissent la trame de leurs crimes dans le silence de leurs villas cosues mais ils tuent sous le soleil du zénith. Commanditaires dans l'ombre et main d'œuvre des sales besognes crachant la mort à visage découvert, tous sont connus de tous. Le sang de Chawki a depuis longtemps séché sur le trottoir et la brume de l'impunité se densifie chaque

jour. Le devoir de l'état de protéger la vie des citoyens en prévenant le crime n'est plus, pour ceux de la « bonne gouvernance » qu'une vue de l'esprit.

« Le sang de Mouhamed Baraminhoun sèchera-t-il en vain lui aussi sur le trottoir ? Les artisans et partisans de la liberté, de la fraternité et de la justice, de la tolérance dans la différence ne permettront pas qu'on bascule dans la fosse de l'oubli la mémoire de notre camarade. « Les menées des pantins –dictateurs ne nous effraient pas . Nous sommes protégés par le dôme de la Constituante qui est un sanctuaire inexpugnable de la liberté. Sachez-le une bonne fois pour toutes »! Mouhamed n'aimait pas les minus, et encore moins les minus aux ordres . Leur fatuité de laquais et leur insolence de ramasseur de miettes l'attristaient beaucoup sans l'empêcher le moins du monde de leur jeter leur vérité à la face.

Quatorze balles de haine et de démente ont eu raison du corps de Mouhamed, l'homme de l'islam ouvert et de l'islam aimant mais les commanditaires du meurtre, quels qu'ils soient, où qu'ils soient, ne pourront jamais salir son idéal de justice et de paix. Par delà la nuit de sa tombe, son regard les traquera, les néo-barbares et leurs complices, maîtres à penser confondus. Adieu mon ami. »

L'homme, un grand ami d'enfance et un compagnon de lutte, finit de prononcer l'éloge funèbre et disparut dans la foule. On le vit un peu plus tard à l'ombre d'un eucalyptus, le visage défait par la douleur : « Je ne pouvais me résoudre à voir mon ami disparaître dans la nuit de la terre », avait-il dit.

Une petite brise déjà caniculaire se leva. L'homme sécha ses larmes du revers de la main et quitta le cimetière.

En ce jour où la canicule et le désarroi faisaient rage, le carré des martyrs de la libération ouvrait les bras pour accueillir un autre martyr de la liberté.

TUNIS SOUS LES MURS DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE

13 AOÛT 2013, TARD LA NUIT

Mey Ma Grande,

Je n'ai pu reprendre ma lettre pour toi qu'à l'instant. La gravité et la pression des évènements m'empêchaient de tenir ma promesse. Comment ne pas être fou de rage, ma fille, et ne pas s'épuiser à la lutte quand on voit se déchaîner des assassins, le revolver au poing et le rictus de la haine à la bouche ? Les insurgés martyrs remuent dans leurs tombes : de sinistres voleurs les ont dépossédés d'un bien qu'ils voulaient ardemment : la liberté. Mais la multitude des survivants, les millions de la résistance et du refus maintiennent le cap sur la terre de l'espoir et du salut. Dans les villes et les campagnes, le peuple à mains nues a défié les francs-tireurs des anciens despotes. Aujourd'hui, il défie les nouveaux candidats à son oppression, leurs balles et leur chevrotine tirée dans le dos.

Les forces des ténèbres se comportent dans le pays comme si elles étaient en terre pacifiée, en terre soumise, moribonde. Il y a deux semaines, leurs hommes de main abattaient en plein jour, sur le seuil de sa maison, un troisième dirigeant

de l'opposition. Le martyr, un croyant d'une tolérance et d'une ouverture d'esprit exemplaires, faisait de la foi une affaire privée et nullement celle des boutiquiers ou des moralistes de pacotille. Tu me passeras bien, Mey, cette petite digression : aujourd'hui, alors même que l'humanité accède massivement aux lumières, à la prospérité économique et à la justice, de tristes voyous armés de gourdins sillonnent nos villes pour imposer aux « mécréants » les lois divines. Quand tu auras lu ce témoignage, tu n'en croiras peut-être pas tes yeux. C'est pourtant là une réalité de tous les jours. Cette barbarie, cette bestialité anti-citoyenne, nous la dénonçons, nous la combattons politiquement en acculant l'état et le pouvoir à leurs derniers retranchements. Pourquoi ? Pourquoi ce laisser-aller, ce laisser-faire ? La permissivité dont bénéficient les hordes de la violence explique leur impunité.

A la seconde même où son mari Mouhammed Baramin-houm quittait la vie dans les bras de sa fille, la veuve reconnaissait la main et le visage des marchands d'illusions. En semant la mort, la détresse, la désolation et le chagrin dans les cœurs, les criminels signaient encore une fois leur crime. La compagne du martyr, ma camarade de lutte et de chagrin a juré de traquer les tueurs jusqu'à la tombe. Jouhra, la veuve et la mère jetée dans la tourmente et les affres de l'absence, s'est vue reprocher d'avoir rompu le jeûne en voyant partir dans son linceul blanc le compagnon de sa vie. On a voulu nous faire croire que c'était des « docteurs de la foi », des « ulémas » qui avaient dit cela. De telles inepties ne peuvent être le fait que d'ignares juste utiles à planter des arbres dans le désert.

Mouhammed aimait la vérité, la tolérance fraternelle entre les hommes du pôle au pôle, d'Est en Ouest ; il aimait ceux qui n'avaient rien, les enfants affamés qui vont à l'école pour quelque temps ; il aimait sa femme, ses enfants et tous les justes

combats. Mey Ma Grande, c'est cet homme-là, comme le fut Chawki, que la bêtise et la folie des commanditaires ont pourtant abattu. Ce crime politique qui n'est ni le premier ni le dernier, démontre bien que les règles démocratiques de la lutte politique ne font nullement l'affaire des fanatiques. L'islamisme se veut le porte-parole et l'émanation même de la volonté divine ; il ne reste donc plus à la liberté, la plus belle invention de l'homme, que de s'aligner ou de se donner la mort. Prenant pour premières cibles la modernité et la liberté, les grands inquisiteurs issus du Wahabisme ont fait de l'islam, religion de paix et de fraternité, de tolérance et d'ouverture, une force d'agression et de régression.

Comme toutes celles et ceux qui ont la passion de la parole libre et de la vérité et qui ont fait le don suprême de leur vie, Mouhammed Baraminhoum restera pour l'éternité auréolé d'honneur et de gloire. Cet homme de la main tendue et de l'amitié manquera beaucoup à ceux qui l'ont connu, apprécié ou aimé. Quant aux forces des ténèbres qui ont armé et dirigé la main assassine, la mémoire des hommes les maudira à chaque lever du soleil.

Chawki Charaf ne disait-il pas que « la violence, la terreur, le terrorisme sont l'arme déloyale de l'imposture. Plus la faillite de l'imposture est grande, plus leur bestialité est dévastatrice. »

Après le premier meurtre, nous savions qu'il y en aurait d'autres. Dans la tragédie et la douleur, les corps déchiquetés de nos soldats et les balles assassines du 25 juillet nous ont donné raison. La mort continue de planer sur nos têtes et l'impunité reste la règle.

6 février-6août 2013, six mois pendant lesquels mensonges et tromperies ont coulé à flots. Six mois pendant lesquels commanditaires et assassins, complices et croquemorts disent à la fois une chose et son contraire, brouillant les pistes mais se perdant dans les dédales de leurs crimes. Comme toujours, nous sommes là pour hâter leur chute.

En déferlant par dizaines, puis par centaines de milliers sous les murs de la Constituante, la multitude grondante criait sa fierté de résister au mensonge, à l'oppression et sa fidélité à la mémoire de l'homme qu'elle a tant respecté et si estimé. L'immense place du Bardo avait quelque mal à se reconnaître : de ses entrailles encore obscures, sortait peu à peu sa propre métamorphose. Aux premières lueurs d'un jour qui s'annonçait caniculaire, on vit le sanctuaire de la liberté prendre possession de la place. Ce lieu, témoin médusé de la dégénérescence d'un roi capitulaire et de la frilosité d'une république de dictateurs, accueillait avec le lever du soleil les colonnes des insoumis. Femmes et hommes au zénith de leur jeunesse, vieilles et vieux criant le bonheur de voir enfin mourir la tyrannie, bleus de chauffe et mains calleuses des travailleurs chômeurs et petits paysans ruinés, poètes, artistes et écrivains, eux aussi crevant de faim, journalistes et étudiants, avocats et médecins, tous prenaient d'assaut la place où fut scellée l'occupation étrangère et la république condamnée à sa lente sclérose. Le peuple, dans la simplicité de sa grandeur, rendait hommage à son martyr Chawki Charaf, le tribun des pauvres et fossoyeur des imposteurs. Pèlerins de la libre parole, troubadours ambulants, pourfendeurs des faux dévots, gens de foi, de discrétion et de raison, grands blessés de l'Insurrection abandonnés à l'abandon, le peuple, uni dans la diversité criait sa

passion pour la liberté et son grand mépris pour les liberticides. La nuit, une gigantesque tâche de feu et de lumière auréolait cette agora de toutes les audaces, de tous les espoirs où femmes et hommes inventaient l'avenir.

Dominant les clameurs et la cadence des rimes déchaînées, la voix puissante d'un orateur s'éleva dans la nuit fraîche de l'été : « Seule notre lutte acharnée, pacifique, démocratique contre les usurpateurs du pouvoir conduira les pauvres, les miséreux de la neige et de la canicule, les mendiants aux portes des mosquées et les « boniches » de la maltraitance, à travailler, à relever la tête, à retrouver leur humanité perdue. Brisez vos chaînes et vos carcans ! Les marchands d'illusions, les charlatans sentant l'encens du paradis, fermez-leur au nez toutes les portes de votre intelligence, vous qui avez mis en fuite un général-dictateur ! Dieu et notre conscience jugeront seuls de votre foi, de la sincérité de la foi que vous portez ou ne portez pas en vous. Les marchands d'indulgence sont de la pure fiction, mais aussi un péché et un délit. »

Mey Ma Grande,

Peu avant le coucher du soleil, une nuée d'enfants surgit des tentes, d'entre les allées ou des bosquets. Leurs cris de guerre étaient tout bonnement épouvantables. Les parents durent très vite arrêter la chose. C'est alors que je vis venir ta sœur et toi, Badra se dandinant entre vous. Ce que je n'oublierai jamais, Ma Grande, ce sont ces quelques mots que nous avons échangés :

Maman, m'as-tu demandé, pourquoi tous ces gens disent-ils tant de belles choses sur mon père ? Ils le connaissent ?

Oui, Mey, ils le connaissaient. S'ils disent sur lui tant de belles choses, c'est parce qu'ils l'aiment.

Je surpris alors deux larmes au fond de tes yeux.

Au-delà du devoir de mémoire, une idée-force unissait l'immense multitude : l'estime, l'amitié, la solidarité face à l'oppression est plus que jamais nécessaire. A l'exemple de toutes les cultures qui ont émergé et s'épanouissent sous le soleil de la liberté et du progrès, nous devons barrer le chemin aux tenants du conservatisme obscurantiste, aux nouveaux prophètes de la guerre civile et du crime. Pour cela, Mey, l'unité des démocrates, des révolutionnaires et des forces de paix s'impose.

Par la lutte de tous les jours pour la vérité et contre l'injustice, nous entretenons la flamme de notre passion de l'homme et de son devenir. Chawki me disait souvent cette phrase : « L'homme a inventé l'idée du bonheur pour donner un sens à la vie. Soit. Mais le bonheur doit cesser d'être un privilège. Le droit au bonheur de tout un chacun doit être garanti. La paix parmi les hommes est à ce prix.

A l'aube, la multitude de la parole libératrice et de la pensée créatrice, les insurgés du serment et de l'espoir incandescent commençaient lentement à évacuer la place sous les pâles rayons du soleil.

La fraîcheur du petit matin dégourdissait nos corps rompus par l'absence de sommeil. Badra jubilait littéralement et sa volubilité infernale commençait à me donner le vertige. Elle retrouvait toute son ironie mordante et son humour si imagé. « Les plus hauts sommets de l'imposture, de la bigoterie et du mensonge ne les sauveront pas du raz-de-marée de la liberté qui les jettera nus, sans fard et sans arti-

ficas à la poubelle de l'Histoire ! » Ou encore : Si une seule nuit comme celle-ci se répétait, nos braves chevaliers bien nourris iraient s'en se réfugier dans le désert. Ou peut-être même s'entretuer, fous de peur, au pied des avions ! »

Mey Ma Grande,

Sous la lumière parcimonieuse d'un réverbère public, très tard dans la nuit et peu après l'aube, j'avais commencé et fini cette lettre qui te parle de l'immense hommage rendu à Chawki Charaf par son peuple au sixième mois de son assassinat.

Du 13 Août, journée d'action et de lutte pour sauvegarder et consolider la liberté de la femme dans le pays et dans le monde, je te parlerai dans une lettre prochaine.

A bientôt

Ta mère qui t'aime tant

Cette année, l'été n'a pas apporté le peu de répit que les pauvres attendent. Le vécu des jours est infernal : le prix de la nourriture de première nécessité a flambé. Les visages sont pâles de privations. Frustration, morosité, ennui, fureur rentrée se lisent dans les yeux de tous ceux qui attendaient un peu de fierté, un peu de bonheur et du travail. L'espoir a fait chute libre et s'est brisé les reins. De l'autre côté du mur, contrebandiers et terroristes, miliciens et assassins se la coulent douce en psalmodiant des versets tronqués. Au-dessus de la mêlée, c'est-à-dire du haut de leur incurie, les grands commis de l'état suent, à bien gouverner « leur peuple », « leur chose ». De la « bonne gouvernance » dont ils sont les apôtres têtus, personne ou presque n'en veut. Du manœuvre au médecin, de l'artisan au paysan, de l'enseignant au commerçant, tous crient leur révolte de vivre en enfer. Ils sont seuls à se faire de grosses joues et à compter leurs gros sous.

La « bonne gouvernance » allait si bien que Mouhammed Baraminhom tomba sous la mitraille assassine d'obscurs commanditaires. Les mains sales, les mains tâchées de sang ne sont absolument pas des anonymes. Les mains qui étouffent et tuent la liberté sont des mains liberticides. Un point c'est tout.

L'été a continué, sur la lancée de l'hiver et du printemps des dupes, à semer dans le cœur le deuil et la douleur. On donne la mort à tour de bras et on publie la liste des têtes à couper. Pour soumettre les réfractaires au paradis des schizophrènes, on fait planer sur la ville

l'ombre de la mort. Suggérer la mort au compte-gouttes en relève mieux la saveur amère. Mais le peuple ne se laisse pas désarmer. Toutes les centrales syndicales décrètent la grève générale. On ne fait pas couler impunément le sang de la liberté sur les trottoirs, au lever du soleil ou à l'heure du zénith. Les démagogues et leurs complices ont peur, peut-être beaucoup plus ceux-ci que ceux-là. Que seraient les minus sans les miettes de leurs maîtres ? Le paradoxe tragique de cette gente de type fascisant, c'est que plus le mensonge est gros, plus elle en produit d'autres. L'imposture narcissique qui est en elle s'érige alors en principe de gouvernement. Dans sa sagesse infinie, le peuple a appelé cela « la piètre gouvernance ».

Les fanatiques de tous poils essayent le passage en force à la Constituante par leurs projets de lois d'un autre âge sous couvert d'identité religieuse et culturelle. L'appel à la renaissance identitaire n'a jamais autant fait faillite que ces dernières années. Tout le monde se sait bien assis dans son assiette identitaire et que les charlatans du ciel n'ont que leurs mensonges à offrir au million de chômeurs.

L'économie croule sous le poids de l'incurie et les victimes de la terreur d'un général sanguinaire se font monnayer leurs années de prison. Les dépôts d'armes lourdes pullulent dans le pays et les drapeaux noirs de la désespérance et de la mort flottent impunément dans les villes.

Le peuple, avec les détachements avancés de la société civile, a appris comment se débarrasser des dictatures.

La résistance à l'oppression peut parfois mener à la mort. Comme elle mène à la liberté à coup sûr. Rafika se dit que c'était peut-être là l'ultime pensée de Chawki en s'effondrant sous les balles.

En entendant s'ouvrir le portail de l'école, Rafika se dépêcha d'aller reconnaître sa fille dans le flot bruyant des petits écoliers. Les chaleurs infernales de l'été s'obstinaient à empiéter sur un automne qui ne commençait pas.

TUNIS- LES JARDINS DU NORD

OCTOBRE 2013

Mey Ma Grande

Quand tu auras lu, dans quelques années, ces lettres que je te destinais alors que tu étais encore fillette, tu sauras que les libertés fondamentales dans ce pays étaient passées par bien des périls. Aujourd'hui et plus que jamais, la peste machiste refait surface et compte bien insuffler l'obscurantisme et les relents de la mort dans la société. Groupuscules et associations pseudo-religieuses au financement occulte mènent donc l'offensive contre la femme, contre la société tout entière. Mais la liberté ne s'est pas laissé faire.

13 août 2013. Des dizaines de milliers de femmes, d'hommes de tous âges et de toutes conditions sociales déferlaient sur les artères périphériques et dans la ville. Dans un formidable sursaut d'auto-défense, de préservation des acquis, d'autonomie, les femmes, à la tête des forces démocratiques, criaient leur refus des vieilleries rétrogrades frappées de sclérose, de la censure des boutiquiers ignares et de l'arrogance pédante des muftis –champignons.

L'épanouissement de la femme dans les vertes prairies de la liberté était glorifié. Les femmes criaient la force de leur phobie de l'asservissement et de la soumission. Partenaire de l'homme, dans l'égalité pleine et entière, dans la dignité et la liberté inconditionnelle, la femme qui émergera de sa lutte sera l'antithèse du délire misogyne de nos ultra « ulémas »

La formidable chaîne humaine de solidarité et de la lutte a montré encore une fois que la femme n'est pas « le complément » de l'homme. Elle est son égale et sa compagne. Ils construisent ensemble la vie et le devenir des hommes. Le vouloir de la femme de s'affirmer comme entité autonome, pensante et agissante est la clef de son émancipation du joug de l'oppression de la société des mâles.

Mey Ma Grande

Le mensonge continue à sévir. La chance « qui est la nôtre de vivre à l'ombre de la clémence du Ciel et de la « bonne gouvernance » ne serait pas appréciée à sa juste valeur ! Les assassins de ton père, mon compagnon de lutte et ma fierté, courent toujours dans la nature, assurés de l'impunité. Ils ont en encore les moyens, mais ils finiront par se noyer dans le sang de nos martyrs. Leur chute sera alors un grand jour pour la liberté.

Mey ma Grande, je vais m'arrêter de t'écrire pour quelque temps. Je reprendrai mes lettres pour te dire tout ce qui s'accomplit ou ne s'accomplit pas en moi et autour de moi. Car tu es ma confidente, ma complice, mon amie.

Ta mère qui t'aime tant.

« L'homme savait presque toute chose sur l'impétuosité meurtrière du fleuve le long duquel il se promenait, un livre à la main. Mais ce que le promeneur savait aussi, c'est sa grande force tranquille et sa mystérieuse beauté par toutes les saisons. L'ambiguïté de ce fleuve qui donne la vie et parfois la mort, ne l'étonnait pas. Au contraire, il assumait la contradiction, même en se tenant sur la rive où foisonne la vie et s'épanouit l'espoir.

Quatre détonations retentirent dans l'air froid du matin. L'homme passa très vite à l'autre rive. Il tenait à la main gauche un grand livre, le livre de sa vie. »

Rafika Charaf venait juste de finir la lecture de cette page griffonnée à la hâte lorsque sa petite fille Nada ouvrit les yeux. La fièvre était tombée et l'enfant se rendormit aussitôt.

Soulagée, Rafika referma le gros cahier où Chawki Charaf écrivait poèmes, textes courts ou réflexions politiques de son crû. A la télé, un démagogue s'épuisait en suant de tous ses pores à mentir et à mentir. Elle appuya sur le bouton et un silence réparateur se fit dans la pièce. Puis elle s'installa à sa table de travail pour préparer sa plaidoirie du lendemain.

DOCUMENTS ANNEXES

HOMMAGES À CHOKRI,
textes traduits par l'auteur

TEXTE DE MARCEL KHALIFA EN HOMMAGE À CHOKRI BELAID

Ô le Brave,

Lorsque la démence de la haine s'est emparée d'eux, ils ont ramassé la fange pour te salir. Les lueurs du jour les ont aveuglés alors qu'ils sortaient de leur débauche de la nuit, alors que leur haleine brûlante couvrait les senteurs du jasmin.

Ô ami,

Pris dans leur détestable cupidité, ils t'ont spolié de tes trésors mais le butin fut pour eux un fardeau écrasant.
(...)

Camarade,

Le jardin et la tolérance qui sont les tiens jaillirent, magnanimes, malgré la pluie de sang et la fureur d'un soleil levant. Et lorsque la Tunisie frappa à la porte de ta générosité, tu lui as fait don de tout ce que tu as de plus précieux : ton feu, ta vérité, ta prospérité et ton culte de la paix.

Toute mon affection.

AHMED FOUAD NEJM

Tuer Chokri cela se peut
Tuer Jaber cela se peut
Torturer un soldat cela se peut
Lynchier Saber cela se peut
Faire pulluler la terre de chiens et de soldatesques
Cela se peut
A chaque fois que tu assassines
La terre enfantera de nouveau
Un million de rebelles en jailliront.

POÈME DE BAHER L'ODYSSA

Poète syrien

Ce n'est pas qu'à Damas...
Qu'un faux dévot porte à la main un poignard...
Là-bas à Tunis aussi...
Se prosterne l'impie
Devant un ramassis d'impies...
Chokri Belaïd n'était pas un impie.....
Mais un rebelle lumineux.

C'était un Arabe patriote
Un patriote tunisien
Un laïc
Au phare damascène

A Tunis aussi
Entre la raison et la barbe
Mille et un murs
Chokri Belaïd
N'était ni sectaire
Ni sioniste
Mais simplement patriote
Qu'est donc cet islam
Qui fait main basse sur la révolution
Et qui assassine les révolutionnaires.

NOUS SOMMES LÀ POUR CHOKRI

Leila Khaled, FPLP

Déclaration de Leila Khaled, membre du Bureau Politique du Front Populaire de Libération de la Palestine, lors d'un discours prononcé à l'occasion du 40ème jour de l'assassinat de Chokri, le 16 Mars 2013.

Nous sommes là parmi vous, nous sommes là pour Chokri.

C'est là le véritable plébiscite pour la Constitution, pour la patrie, pour les martyrs et à leur tête notre grand Chokri Bélaïd.

De la Palestine , nous vous adressons notre salut, le salut de la Résistance qu'incarne notre camarade Ahmed Saadat, prisonnier des geôles israéliennes.

En vous , nous saluons la grandeur: c'est de la Tunisie en effet qu'a jailli l'étincelle première qui a embrasé tout le monde arabe

Je dis à Chokri qu'aujourd'hui est jour de fête comme son nom l'indique.

Chokri n'est pas votre martyr à vous seuls, c'est aussi celui de tous les hommes et de toutes les femmes libres.

C'est le martyr de la Palestine et de la Tunisie.

Dors en paix , Chokri. Nous sommes les porte -dra-
peaux des martyrs partout dans le Monde Arabe; nous
en personnifions les idéaux et les espoirs.

Nous disons aux traîtres que leurs têtes finiront par
tomber.

Scandons tous ensemble : Ô martyr, Ô Chokri , nous
marcherons sur tes pas ! Nous ne dévierons pas de la
voie par toi tracée!

ELÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Choukri Belaïd est né le 26 novembre 1964 à Djebel Jloud, un quartier périphérique pauvre de la capitale, dans une famille ouvrière. C'est là qu'il initia ses études primaires à la rue Skikda avant de rejoindre le Lycée El Wardiya où il commença son activité politique. Il fut arrêté lors de la journée dite du soulèvement du pain en 1984 et gardé en prison pendant plus d'un mois.

Après l'obtention de son baccalauréat, il rejoignit la Faculté des Sciences de Tunis (discipline physique-chimie). Toutefois, ses engagements politiques l'empêchèrent de se consacrer à ses études. Au cours de cette période, il fonda avec quelques camarades le groupe des «Patriotes Démocrates». Il fut poursuivi, arrêté et transféré au camp militaire de Rjim Maâtoug dans le Sud Tunisien.

En 1988, il participa activement à l'élaboration du 18ème congrès extraordinaire de l'Union Générale des Etudiants Tunisiens (UGET) dont il fut élu membre du Bureau Exécutif. Parti à Bagdad en Irak pour effectuer des études de Droit, il en obtint la maîtrise. En même temps, il reçut un entraînement militaire avec un Brevet

de Distinction. Il en profita pour tisser des liens avec les forces progressistes arabes.

A son retour au pays, il fut à nouveau l'objet de tracasseries policières. Excédé, il décida d'aller en France poursuivre ses études de 3ème cycle en Droit à l'Université Paris VIII. Durant cette période, il se livra à un activisme à la fois contre la guerre en Irak et contre la dictature en Tunisie.

De retour au pays de nouveau, il s'initia au métier d'avocat, se distingua par ses plaidoyers en faveur des ouvriers du bassin minier en 2008, procès politiques dont il se saisit à bras le corps avec courage et même une certaine bravoure qui lui valut le surnom de «lion». Il défendit aussi bien les islamistes. Il fut littéralement enlevé à Bab Bnet le 27 décembre 2010 à la suite de son véhément appel de la chute du dictateur Ben Ali et ne fut relâché que le lendemain grâce à une forte mobilisation de l'Ordre des Avocats.

Depuis le 14 janvier 2011, il ne cessa de lutter pour la réalisation des revendications de l'Intifadha et devint co-fondateur du Mouvement des Patriotes Démocrates, en assumant la charge de coordinateur, élargissant peu à peu le cercle de cette formation jusqu'à la constitution du Parti des Patriotes Démocrates Unifié dont le congrès fondateur eut lieu fin août 2012, avec son élection à la responsabilité de Secrétaire Général.

Depuis cette date il reçut de multiples menaces de mort sans qu'il en soit intimidé. Il y répondait seulement par un large sourire.

Homme politique de haute stature, brillant intellectuel, Choukri Belaïd était également un poète et un amoureux des arts. Le matin du 6 février 2013, il fut abattu à bout portant par plusieurs coups de feu. L'assassin et les commanditaires de ce vil crime politique ne sont guère inquiétés, sans même se cacher jusqu'à ce jour.

A PROPOS DE LA VIOLENCE

Le Parti des Patriotes Démocrates Unifié a organisé le 05 février 2013 – veille de l’assassinat de Choukri Belaïd – à son siège central de Tunis, une conférence de presse concernant la situation politique générale dans le pays, notamment à propos de la dangereuse vague de violence qui a commencé à se propager dans le pays et qui prend pour cible surtout les militants et les partis qui s’opposent au gouvernement provisoire d’Enahdha. A cette occasion Choukri Belaïd avait appelé à un congrès national contre la violence. Nous voudrions présenter les points essentiels soulevés par le Secrétaire Général, évoquant en particulier les agressions subies lors du rassemblement organisé le 22 octobre 2012.

Résumé de l’intervention de Choukri Belaïd

La violence est devenue une pratique politique systématique de la part d’Ennahdha, à travers ses bras armés contre ses adversaires politiques; notamment la dite Ligue de la Protection de la Révolution, mélange hétéroclite de criminels, de délinquants, de personnes au casier judiciaire chargé, de membres connus d’Ennahdha et d’anciennes figures du RCD. Cette option de la violence de la part du Mouvement Ennahdha a été clairement signalée dans le communiqué de clôture du Conseil Echoura qui revendique les actions criminelles

de cette milice à Tataouine à la suite de l'assassinat politique de Lotfi Nagdh.

Cette violence croissante contre les partis d'opposition, notamment contre Nidâ Tounès, le Parti Républicain et contre notre parti comme ce fut le cas lors de l'attaque subie durant la réunion à la Maison de la Culture du Kef, pourtant située à quelques mètres du District de la Sécurité Nationale de la région. Ces forces de sécurité ne sont pas intervenues, tandis que nos jeunes militants ont réussi à chasser ces milices de la salle. Aussi, nous adressons un appel clair au Mouvement Enahdha, à ses dirigeants pour que cesse une telle violence qu'ils déclenchent mais ne seront plus en mesure de maîtriser.

La violence est une ligne rouge, un crime contre la Révolution, contre les militants. Elle profite aux collaborateurs et aux ennemis de la Révolution. Nous ne l'acceptons ni contre nous, ni contre nos alliés et non plus contre nos adversaires. C'est un outil dangereux entre les mains de la contre-révolution pour vicier la vie politique dans le pays. Pour cela, la violence est pour nous une question cruciale ayant des retombées sur la Tunisie, sur son avenir, sur le mode de vie auquel nous aspirons.

De ce fait, nous appelons toutes les parties influentes dans le pays à réagir avec nous afin d'une part isoler ceux qui incitent à la violence. D'autre part, dénoncer ces parties. Nous remarquons que le mouvement Ena-

hdha recourt à la violence à chaque fois que sa base se restreint, qu'une crise éclate, que des revendications sociales s'intensifient. Aussi, le recours à la violence devient une manière de couvrir les échecs du gouvernement provisoire d'Enahdha.

Ennahdha pratique la violence à volonté d'une manière systématique, organisée et dissimulée. Nous considérons que ce comportement est lié à des conflits au sein de ce mouvement dont l'aile radicale en temps de crise tend à prendre le pays en otage.

Ces éléments dominants au sein du mouvement Ennahdha se servent de la violence politique pour semer la panique et le désordre pour ainsi faire échouer le processus de transition et empêcher la tenue prochaine d'élections libres, transparentes et crédibles selon les normes internationales.

Cette violence a été utilisée contre plusieurs secteurs de la vie nationale tels que les branches du syndicat UGTT, les intellectuels, les universitaires, les artistes, les journalistes, les femmes, les juges, les avocats et les ingénieurs; bref, un ensemble important de la société. Cette violence est désormais pratiquée devant les caméras sans que ses auteurs ne soient inquiétés, comme protégés au-dessus de la loi. Pour cela, nous avons proposé l'initiative d'un congrès national contre la violence comme pas initial.

Pour nous, le pays a besoin de parvenir aux élections qui exigent des conditions spécifiques pour leur déroulement et leur succès. Pour cela, nous sommes parmi les premiers à défendre l'initiative de l'UGTT, étant donné que cette organisation n'est pas partie prenante dans les conflits politiques, qu'elle peut garantir le cadre apte à réunir les Tunisiens afin qu'ils puissent exposer leurs différences et rechercher un terrain d'entente, un dénominateur commun pour mettre en œuvre un programme de salut public. Nous avons dit souvent que nous n'étions pas intéressés par des postes ministériels. Seul l'intérêt national bien compris nous pousse à prendre ces initiatives de dialogue afin d'instaurer un climat de sécurité publique d'abord pour pouvoir relancer l'économie nationale et entreprendre une politique sociale au profit des salariés, le patronat, les artisans et les petits et moyens agriculteurs.

Il faudrait que tous les agents économiques et sociaux se sentent rassurés et il faudrait que cela se concrétise par le biais de mesures urgentes ici et maintenant. Ce qui est important pour nous, c'est que ces mesures soient l'objet d'un compromis général, que l'outil qui en découlera pour exécuter ces mesures nous éloigne des conditions permanentes de crise.

Par ailleurs, il existe une question grave sur laquelle il est de notre devoir d'attirer l'attention; une question évoquée à voix basse et que nous voulons soulever au

grand jour : notre pays affronte de grands dangers de nature sécuritaire et terroriste, en relation avec ce qui se passe actuellement au Mali. La Tunisie est-elle devenue une usine du terrorisme? Qui pourrait faire face à ceux-là? L'armée tunisienne, mais comment et quand? Quand l'armée retournera-t-elle à ses casernes et pour récupérer sa capacité et sa disposition. L'armée tunisienne est la seule armée dans le monde qui a passé plus de deux ans en état de déploiement, sans être dans un état de guerre. Il est du droit de cette armée de récupérer sa disposition à assurer la protection du pays.

Je me demande pourquoi l'état d'urgence est sans cesse prolongé. Pour que l'armée reste dans la rue? Au profit de qui se fait donc cette usure de l'armée? Au profit de qui elle s'exténue? Au profit de qui notre armée nationale populaire se trouve handicapée dans sa mission fondamentale et son rôle de protection du pays contre les terroristes? Je me demande si le président provisoire a pris en considération toutes les données quand il a pris la décision de prolonger l'état d'urgence. Etait-il conscient ou pas des dangers réels qu'affronte la Tunisie? Je pense qu'il existe une volonté d'affaiblir l'armée nationale pour que les milices prennent sa place et pour que le pays devienne vulnérable, sans protecteur; une terre fertile au terrorisme. Je ne vous dévoile pas un secret quand je vous dis que la Tunisie est devenue une grande pépinière du terrorisme et des terroristes comme en témoigne le nombre de recrues envoyés en Syrie. Aujourd'hui, la situation est d'une grande gravité.

On continue à pousser le pays vers l'alternative de la violence et du désordre et c'est une alternative que nous refusons. Chaque tunisien digne et libre doit s'occuper de son pays. Chaque tunisien patriote doit faire face à la menace du terrorisme car notre pays ne supporte pas la vague de la violence et du désordre. Notre pays est épuisé économiquement. Voyez la situation d'étouffement des entreprises et des usines. Remarquez l'ampleur du chômage qui s'aggrave. Notre pays ne supporte pas de telles dérives pour cela nous n'avons d'autre choix que celui du dialogue, celui d'un congrès national pour le dialogue. Il est impératif de relancer l'initiative de l'UGTT afin de cristalliser un seuil minimal comportant des échéances précises susceptibles de rassurer les tunisiens et de leur faire savoir qu'il y a des dates fixées. Si vous ne le saviez pas encore, le Mouvement Ennahdha s'est engagé avec nous puis il a violé l'engagement et a trahi le pacte; pourtant nous sommes prêts, devant tous les tunisiens à fixer un calendrier, de le passer à l'Assemblée Constituante pour décider et fixer la date.

Nous avons également besoin d'un seuil minimal pour achever la nouvelle constitution car le décret qui a fait appel aux élections a précisé la date à laquelle la tâche doit être parachevée. Il a appelé les électeurs à élire une Assemblée Nationale Constituante dont la tâche essentielle est de rédiger une constitution démocratique pour réaliser les objectifs de l'Intifadha et non pas pour concocter une constitution réactionnaire, obscurantiste

et arriérée qui confisque les libertés, sape les droits, dissipe les acquis dont le Statut Personnel de la Femme, ne parle pas de la souveraineté nationale et ne la protège pas, ne confirme ni l'égalité, ni la citoyenneté et ne consacre pas les droits économiques et sociaux. Donc, mettons-nous d'accord sur un seuil minimal pour définir le contenu et la date de présentation de la constitution.

Il faudrait affirmer de façon catégorique que le gouvernement provisoire ou quiconque, n'a aucun droit de céder la richesse nationale. Il existe en effet une politique systématique qui consiste à mettre des entreprises nationales en faillite pour mieux ensuite les brader à des étrangers. Ce qui nous exposerait par cette dépossession de nos richesses nationales à un retour à la dépendance vis-à-vis des forces étrangères et au colonialisme. Nous devons dénoncer les politiques de ce gouvernement provisoire qui vont dans ce sens de grand danger.

Il est donc impératif de nous mettre d'accord sur ce seuil minimal: d'abord le calendrier, puis ces éléments à clarifier en plus d'un ensemble de mesures urgentes pour le bien des tunisiens, les salariés et les démunis qui vivent dans une grande détresse face à la hausse frénétique des prix inconnue à ce jour, même au pire moment des crises précédentes. Protégeons ainsi notre pays et déterminons ensemble les exigences de la sécurité républicaine et ceux de notre armée nationale qui défend et protège le pays. Ensuite pour le bien de notre pays,

entendons-nous sur la formation d'un gouvernement de compétences nationales.

A notre sens, la relance de l'initiative de l'UGTT est une question essentielle. Elle passe par le dialogue pour en premier lieu élucider la situation de la violence politique. Sans cela nous serions acculés à mobiliser les forces patriotiques les plus larges pour organiser à travers tout le pays des protestations contre la violence, contre le terrorisme, contre l'extrémisme et contre la poussée du pays dans le borbier du désordre car l'avenir du pays est en question. Soyons bien clairs : aujourd'hui la patrie est en danger ; nous craignons pour son identité, ses fondements et sa culture. Nos ennemis prennent pour cible le pays tout entier avec ses vivants et même ses morts: rien n'est épargné ni les cimetières, ni les marabouts, ni les intellectuels, ni les artistes, ni les journalistes, ni les femmes. Personne n'échappe à cette cible. Nous considérons qu'il est impératif de réunir toutes les bonnes volontés nationales tant que le danger nous guète. Nous devons serrer nos rangs afin de sauver le pays de la terrible crise. Notre parti est prêt au dialogue national à la recherche d'un compromis sur la base d'un programme de salut national.

EN GUISE DE TESTAMENT POLITIQUE

Le texte ci-dessous constitue une traduction de l'Arabe d'une intervention à la télévision de Choukri Belaïd, quelque temps après les événements sanglants survenus suite à la diffusion par la chaîne Nessma du film iranien « Persépolis », peu avant les élections du 23 octobre 2011.*

La tonalité testamentaire et prémonitoire de cette intervention est frappante.

« Ces gens-là (Enahdha) ont avec Ben Ali et les siens, une caractéristique fondamentale communes. Les uns et les autres sont les ennemis jurés de l'intelligence des tunisiens, ils la haïssent. Ils sont plutôt épris de tout ce qui est nivelé par le bas, tout ce qui répand l'ignorance. En plus, ce que nous voyons aujourd'hui à travers le procès fait à la chaîne Nessma ne pourrait être dissocié d'un ensemble de batailles essentielles, le prolongement d'une lutte historique.

Cela ressemble à l'épreuve subie par le poète Aboulkacem Achabbi après la conférence qu'il avait donnée sur « L'imaginaire poétique chez les Arabes » ; ou bien l'épreuve de Taha Hussein sous les coups des mêmes cabales au sujet de ses deux ouvrages « La poésie préislamique » et « L'avenir de la culture » en Egypte. Il en va de même de l'offensive qu'ils ont menée contre Tahar Haddad et, loin dans le passé encore, contre Abou

Mansour Al Hallaj, celui-là même qui a clamé « Je suis le Vrai (Dieu)! » et aussi « Je suis celui que j'aime, celui que j'aime est moi/ nous sommes deux esprits dans un corps / Si tu me vois tu L'as vu, et si tu Le vois tu nous as vus. »

Cette bataille ne diffère en rien non plus de ce qui a valu à Ibn Al Muqaffa' le supplice d'être « cuit et grillé » au sens propre des mots ; de l'épreuve soufferte par les Mu'tazilites à Baghdâd quand ils ont été persécutés par les fanatiques du Hanbalisme, ce sont bien les aïeux des groupes pseudo-islamistes qu'on voit sévir aujourd'hui. Il s'agit donc d'une longue histoire de persécutions et nous sommes à présent à la croisée des chemins dans le processus du changement qui a pris son premier élan le 14 Janvier, processus dont ces gens ont été totalement absents. En ce jour, je suis plein de tristesse en tant qu'avocat lorsque je vois les gens que j'avais défendus quand ils étaient dans la tourmente (sous le régime de la dictature) se préparer à m'agresser, n'eut été la protection de mes confrères et consœurs, car les forces de l'ordre se sont contentées de jouir du spectacle, ces mêmes forces qui sont sous l'ordre d'Ali Larayedh, je compte bien les poursuivre en justice !

Ces gens, je les ai défendus sans contrepartie quand ils ne pouvaient même pas compter sur les avocats islamistes pour le faire. Cela m'a valu d'être la cible de la nuisance du régime de Ben Ali. Avec quelques-uns de mes confrères, nous avons pu étaler au grand jour la

question de la torture. Les voici aujourd'hui gonflés de ressentiment contre l'intelligence de nos compatriotes. Car, au 14 Janvier, s'est élevé le mot d'ordre « Liberté et Dignité ». Nulle liberté en effet ne saurait se passer d'une valeur princeps, matrice de plusieurs autres : notre pluralité, notre diversité sur la base de la liberté de pensée, de l'expression, de conscience et de croyance, et notamment la liberté d'accès à l'information et à la recherche académique. Et, avant toute chose et au dessus de tout, la liberté de créer ! C'est que, l'affaire de Nessma mise à part, nul juge sur la planète n'est habilité à trancher au sujet d'un film, d'un poème, d'une pièce de théâtre ou d'un chant. Une œuvre ne pourrait être estimée et évaluée que par l'instance critique des gens du métier, certainement pas dans les tribunaux.

Ces gens-là tiennent à nous réengager dans l'époque de la Hisba (code répressif de la censure religieuse) comme c'est le cas en Egypte, alors que la Tunisie a été gérée par un système judiciaire séculier depuis plus de cent ans. Je vais leur rafraîchir la mémoire, cela ne leur fera pas de mal : ce pays a enfanté l'Imam Ibn Arafa qui a depuis cinq siècles jugé illicite la pratique de l'esclavage bien avant Anglais et Américains, entre autres. Ce pays a disposé de la première Constitution séculière dans le monde arabe. Ce pays nous a légué le tout premier mouvement d'émancipation et des lumières jamais consigné dans cette Somme due au Docteur et Imam Tahar Ben Achour. Ce pays nous a offert le Cheikh zitounien Djait, rédacteur du Code du Statut Personnel.

Ce pays, rappelons-le encore, nous a donné un texte fondateur dans notre culture contemporaine de l'imaginaire poétique chez nous autres les Arabes, qui a secoué tant de « refoulés » ; c'est bien ce pays-là qui a fait surgir Tahar Haddad et cette dense richesse culturelle.

Nous sommes donc face à un conflit historique entre deux forces qui s'affrontent jusqu'à présent. D'un côté une force qui nous tiraille vers le passé, vers la culture de la mort, du meurtre, de la violence et de la négation de l'Autre, d'une seule couleur, une pensée unique, un seul chef ; avec en prime une lecture unique du texte sacré où l'exercice de la profession d'avocat serait illicite. De l'autre côté, il y a la force du courant qui croit en notre caractère humain lié au relatif, à une Tunisie semblable à un jardin abritant cent fleurs et autant de couleurs où nous pouvons diverger dans la diversité mais dans un cadre civil, pacifique et démocratique.

Je les aurais personnellement soutenus s'ils étaient venus ici pour faire une déclaration contre Nessma TV, ce qui aurait été leur droit. S'ils avaient distribué des tracts à l'Avenue Bourguiba, rédigé un article, organisé une manifestation pacifique, cela aurait été leur droit. Il est de leur droit d'être différents car nous ne pouvons être comme eux. Aujourd'hui devant le tribunal, j'ai vu un gosse de 15 ans, un adolescent qu'ils ont dû faire sortir de son école pour le pousser à crier au renégat contre telle ou telle personne faisant partie de l'élite de ce pays. Voilà ce qui procède exactement de la sainte inquisition

ordonnée par les prêtres du Moyen-âge. Ce qui dépasse ce que leur rhétorique appelle « violence restreinte ». Quelle est la symbolique de cette violence ? Qui donc se trouve systématiquement ciblé par une telle violence ?

D'abord c'est la presse. Ce qui s'est passé aujourd'hui c'est un examen éprouvant la résistance des médias tunisiens. Car il ne peut y avoir de démocratie sans des médias pluralistes, démocratiques et libres, qui prennent à leur charge la volonté du peuple de tout contrôler. Tout contrôler, c'est-à-dire la tête du pouvoir, les institutions, les partis politiques, les individus, les associations, la culture, la pensée dominante. Puis, la deuxième catégorie ciblée par cette violence, ce sont les défenseurs des droits de l'homme, et en particulier les avocats qui avaient la voix la plus élevée contre Ben Ali et sa dictature. Une troisième catégorie était également ciblée, les universitaires, avec les femmes en premier lieu, la cervelle de la Tunisie qu'ils veulent anéantir à travers l'université tunisienne, en l'occurrence la Manouba, forteresse de génie qui nous a donné le gratin des intelligences, la pléiade des meilleurs cadres du pays et qui sont la fortune inappréciable de la Tunisie. Encore une autre cible, l'institution éducative ou le système nerveux de la société qu'ils veulent paralyser. Enfin la cible des créateurs. Auriez-vous oublié les agressions contre Nouri Bouzid, Kamel Zaghibani et tant d'autres ? Ne vous ai-je pas dit que ce sont les ennemis jurés de l'intelligence ? Ils veulent priver la Tunisie de son intelligence.

Ce pays-là comme tout le monde le sait, ne dispose pas de richesses premières si ce n'est l'intelligence du peuple qui y vit. Nous n'avons pas de pétrole, et Dieu merci ! Parce que si nous avions eu cette ressource pétrolière, nous aurions sombré dans l'ignorance qui submerge aujourd'hui les pays du Golfe. Notre pays n'a pour manne de richesse que la fortune de l'intelligence humaine. Nous possédons cet acquis commun que nous avons bâti ensemble et qui a permis aux uns et aux autres de cohabiter malgré tout dans ce pays. La violence qui s'institutionnalise avec ces gens est conforme au projet tyrannique. C'est pourquoi je tiens à montrer du doigt ceux qui en assument la responsabilité. Les lapsus et demandes d'excuses, nous en avons entendu des tonnes ! Sommes-nous en face d'institutions ou d'un pouvoir absolutiste ?

Monsieur Hamadi Jbali, ce qui incombe à vos charges en premier lieu c'est d'assurer la sécurité des citoyens, vous et votre subordonné de l'intérieur qui aujourd'hui, durant trois heures, n'a pas dépêché sur les lieux sa police. C'est lui que je tiens pour responsable de ces agressions et je vais le poursuivre devant la justice pour complicité avec les agresseurs, son silence étant synonyme de complaisance à l'égard de ceux qui persécutent le peuple et son élite. »

Traduction de l'Arabe par Youssef Seddik, publiée dans le magazine hebdomadaire Réalités du 28/02/2013

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE	13
LES PORTEURS D'ESPOIR	17
Documents annexes	139
Hommages à Chokri,	141
Texte de Marcel Khalifa en hommage à Chokri Belaid	143
Ahmed Fouad Nejm	145
Poème de Baher L'Odyssa	147
Eléments biographiques	151
A propos de la violence	157
En guise de testament Politique	165
Table des matières	171



9 789973 827791

PRIX : 15 Dinars

© Nouri Mimoun, Tunis, 2014

Dépôt légal 2014

ISBN 978-9973-827-79-1

Tous droits réservés pour tous pays.

APOLLONIA ÉDITIONS